29me Année Janvier 1942

Cahiers du Sud

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE

SOMMAIRE

CHRONIQUES

NOTES — COMPTES RENDUS



MARSEILLE
DIRECTION-ADMINISTRATION
10, Cours du Vieux-Port, 10

PARIS : AGENCE GÉNÉRALE
LIBRAIRIE JOSÉ CORTI
11, Rue de Médicis

FRANCE : Le N° 8 fr. Etranger : 10 fr.

N° 242. 29me Année Janvier 1942.

Cahiers du Sud

Tome XIX. — 1er Semestre 1942



AGRAPHON (1)

Ils cheminaient hors des murs de Sion, Jésus et ses disciples, quand, soudain, vers l'heure du couchant, ils atteignirent le dépôt où, depuis des années, la cité jetait ses ordures : matelas brûlés de malades, vieilles nippes, tessons, rebuts, débris. Sur le tas le plus haut, les pattes tournées vers le ciel, outre gonflée que les corbeaux désertèrent en entendant marcher, le cadavre d'un chien exhalait une telle puanteur que tous, d'un seul mouvement, reculèrent en retenant dans le creux de leur main leur haleine. Seul Jésus, avançant tranquille vers l'amas, s'arrêta et se mit à contempler la charogne au point qu'un des disciples ne put se retenir de lui crier de loin : Rabbi, comment restes-tu là à supporter l'affreuse odeur ? Et lui, sans tourner la tête, répondit : La puanteur, celui qui a le souffle pur, il la respire déjà dans la ville, mais ici, j'admire de toute mon âme ce qui échappe à la corruption. Regardez comment brillent au soleil les dents de ce chien, comme la grêle, comme le lys, au-delà de la putréfaction, promesse souveraine, reflet de l'Eternel, mais surtout, pour le Juste, sauvage éclair d'espoir.

(1) Par Agraphon on entend toute tradition concernant Jésus qui se trouve en dehors des Evangiles Canoniques et Apocryphes.

Il dit, et qu'ils eussent compris ou non ses paroles, ils reprirent avec lui sa route silencieuse.

Seigneur, considère aujourd'hui, comment moi, dernier de tes disciples, je tourne ma pensée vers ces paroles. Je me tiens devant toi de toute ma pensée. Ah ! accorde-moi, Seigneur, tandis que je marche sans cesse hors de Sion, et que d'un bout de la terre à l'autre tout est ruine, immondice, cadavres sans sépulture, empoisonnant la source divine de notre souffle, en ville et hors de la ville, accorde-moi, Seigneur, dans la sentine affreuse que je traverse, accorde-moi, pour un moment, ta sainte sérénité afin que je puisse m'arrêter, impassible, au milieu des charognes, et saisir dans mon regard un signe blanc comme la grêle, comme le lys, quelque chose qui m'éclaire subitement et à fond, en dehors, au-delà de la putréfaction du monde, comme les dents de ce chien, que, Seigneur, tu admiras un soir, promesse souveraine, reflet de l'Eternel, mais surtout, pour le Juste, sauvage éclair d'espoir.

Angélos SIKELIANOS.

Traduit du grec par Georges Catsimbali et Robert Levesque.

CERFS-VOLANTS (1)

A ma chère G. D.

Il était superflu de recommander à Georgette de bien se promener quand elle allait en visite chez la tante Françoise de la rue Crevard. Cette visite-là était une vraie fête pour la petite. Elle prenait les proportions d'une équipée passionnante, connue et aventureuse à la fois, connue puisque Georgette l'avait poussée des dizaines de fois déjà, aventureuse tant à force d'en rêver entre deux, elle retrouvait toujours tout différent de son plus récent souvenir.

Une visite à la tante Françoise pouvait se diviser en plusieurs phases présentant chacune son visage particulier. Il y avait d'abord l'attente qui commençait dès la veille au soir, quand Céleste avait annoncé que le lendemain on irait voir la tante Françoise. La nuit, Georgette dormait mal, et le matin elle était tôt levée. De la matinée elle ne tenait pas en place, importunait sa mère en lui demandant l'heure toutes les cinq minutes, en la gourmandant parce qu'elle tardait à mettre le dîner sur le feu et que les pommes de terre ne seraient jamais cuites à temps. Puis le dîner servi, elle mangeait mal tant elle était nerveuse et pressée de partir...

Tout cela était franchement insupportable. Mais la suite dédommageait amplement la petite fille. Dès que l'on se mettait en route, la fête commençait. Au lieu d'aller chercher le boulevard de l'Ouest par où passaient les autobus mais qui était ennuyeux, on gagnait la rue Crevard à travers le port. On s'engageait pour cela sur le chemin sinueux qui suit la berge du Fleuve et aboutit à l'extrémité du quai de

---

(1) Extrait d'un roman à paraître aux Editions J. Vigneau.

Marée où accostent les grands paquebots. Ensuite c'était la longue traversée du port dans toute sa largeur. Quais aux bois, quais aux cotons, quais aux charbons, quais aux ferrailles, quais aux machines, quais aux céréales, quais aux bestiaux, quais aux cafés, quais aux vins, quais aux cuirs, quais aux huiles, quais aux rhums se succédaient avec leur physionomie particulière, leur parfum, leur relent propre, toujours excessif, leur atmosphère personnelle si prenante. Georgette courait de tous côtés. Elle escaladait les billes de bois et les balles de coton, se faufilait jusqu'aux monticules de blé ou de maïs qui s'élevaient sous le soufflage des pompes à céréales suçant dans les cales alvéolées les cargaisons de grains en vrac, ou sous les avalanches auréolées de poussière d'or qui s'affaissaient de la gueule s'ouvrant des crapauds suspendus aux fines flèches des grues. Georgette emportait des poignées de grains qui coulaient entre ses doigts, pour les jeter aux oiseaux qu'elle rencontrait en route. Les quais aux bestiaux, hurlants comme une kermesse, — le parc à moutons, surtout, — la ravissaient tandis que l'odeur violente des bêtes et du suint l'assommait quelque peu. Les quais aux huiles lui réservaient toujours quelque déboire, soit qu'elle se frottât aux barils gras et terreux, soit même qu'elle glissât sur une flaque de cambouis et s'assît au beau milieu. Les quais aux vins, douceâtres, résineux et aigres, la mettaient en fuite. Elle allait dérober des poires, des pommes, des oranges, des pamplemousses, des noix de coco aux cargaisons de fruits que les grues électriques déposaient sur les petits chariots automobiles pilotés par des dockers bougons mais bons enfants qui la grondaient tout en lui chargeant les bras. Elle rejoignait fièrement sa mère qui perdait la tête à la vue du butin. Céleste ne savait dans quel sac fourrer les trouvailles que sa fille voulait emporter à la maison. Elle-même était enivrée par l'odeur capiteuse et complexe des quais fardés de graisses et de poussière, poisseux de bruits et de mouvement, par l'infernal déchaînement de forces du port en pleine activité. Heureusement qu'après avoir franchi un dernier pont on atteignait les Vieux Quartiers somnolents qui vivent à vau-l'eau. On longeait le Vieux-Bassin. Il y a seulement dix ans,

il s'animait d'un intense trafic de cabotage. Maintenant n'y entrent que des remorqueurs hors d'usage, des vieilles maries-salopes, et les bateaux qui y entrent n'en sortent plus guère. Le Vieux-Bassin est devenu hospice de bateaux. Georgette le sentait triste et émouvant à la fois et se tenait sage tout le long du quai où quelques grues à vapeur démodées, endormies à jamais sans doute, servaient d'agrès de gymnastique aux gosses du quartier. C'était sur cette note mélancolique et apaisante que se terminait la traversée du port.

La troisième phase commençait dans l'escalier de la tante Françoise, petite femme ronde et grasse qui accueillait ses visiteurs avec des baisers et du cidre. Georgette aimait beaucoup le cidre de la tante Françoise. Il se peut que ce fût parce qu'elle le trouvait bon, mais c'était surtout parce qu'au terme de la longue course à travers le port ahurissant, il transformait en une doucereuse et berçante symphonie le tumulte cacophonique de bruits, de hurlements, de tourbillons, de poussière, de sons et de gestes hétérogènes dont les échos lui brisaient encore la tête. Et comme il lui coupait un peu les jambes, en même temps, ce cidre, elle ôtait ses petites galoches et s'allongeait sur le lit de la tante. Elle ne dormait pas. Non. Elle écoutait la musique de ses souvenirs et du dialogue des deux femmes qui se racontaient leurs histoires. Dire qu'elle écoutait c'est assez mal nous exprimer. Elle n'écoutait pas, et même elle n'entendait pas. La musique, les paroles, l'eau qui bouillait sur le feu, la mouche qui ronronnait au-dessus de sa tête, les roulements des camions et des automobiles qui passaient dans la rue, étaient en elle ; ils devenaient intérieurs à son demi-sommeil. Et pour Georgette, il n'y avait plus de Georgette. Il n'y avait plus que la musique, des murmures, des chuchotements, des sons. C'est bien bon de perdre ainsi complètement conscience de soi-même.

Cela durait jusqu'à quatre heures, jusqu'à ce que tante Françoise dît : « Je vais mettre le café à bouillir, (c'était d'ailleurs assez drôle de l'entendre dire cela, elle qui avait la phobie du café bouilli ; « café bouillu, café foutu », qu'elle disait.) Il faut envoyer Georgette chercher les petits pains. » Cette phrase, Georgette l'entendait. Elle l'entendait comme cer-

tains entendent se déclencher la sonnerie d'un réveil qu'ils mettent à sonner chaque matin rigoureusement à la même heure. Ils l'attendent inconsciemment dans leur sommeil. Et Georgette, bien que sans y penser, attendait la phrase de sa tante tout le long de sa rêverie.

C'était à partir de ce moment que les visites rue Crevard atteignaient au point culminant de leur intérêt. Toute seule dans la rue Crevard, Georgette se rendait à la boulangerie afin d'y acheter des petits pains de gruau et un gâteau qui lui ferait envie. Toute seule dans la rue Crevard ! C'était presque la Grande Aventure dans une atmosphère d'épopée, une atmosphère qui ne lui était pas du tout familière, car ce n'était pas du tout celle de la Plaine. La Plaine c'était un quartier retiré et tranquille qui ne se départait jamais, même aux jours de fête nationale, de son calme lénitif, tandis que la rue Crevard était le théâtre quotidien d'un marché animé auquel la fatigue provoquée chez les chalands par la bousculade, la précipitation, les bruits, les cris, les appels, jointe à la faim de tous ces estomacs insuffisamment lestés par un petit déjeuner au café plus stimulant que substantiel et sollicités par les denrées en vente, faim qui fait étinceler les yeux d'une sorte de haine hagarde, conférait quelque chose d'assez féroce. Et l'après-midi, le marché dissipé et la rue rassasiée et calmée, il en restait des traces qui se manifestaient par une obscure et lourde impression d'assouvissement. On comprend que pour l'instinct d'une fillette à qui les visages du lieu étaient étrangers, il n'était pas de tout repos de s'engager dans un tel psychisme. Georgette n'en laissait rien voir, cependant, et marchait bravement sur le trottoir, soutenant le regard presque toujours hostile des petits garçons et des petites filles mal débarbouillés de la rue qui interrompaient leurs jeux pour examiner cette inconnue aux cheveux soigneusement peignés, à la frimousse rose et fraîche, à la jolie robe du dimanche, aux bas noirs bien tirés, aux galoches brillantes. Tandis qu'ils la suivaient des yeux, Georgette s'arrêtait ostensiblement devant la *Boulangerie-Pâtisserie* de la rue Crevard, examinait l'étalage, faisait semblant d'entrer, puis revenait examiner encore les gâteaux et les friandises

exposés, le nez hissé contre la vitre, pour que les enfants qu'elle épiait du coin de l'œil vissent bien qu'elle avait permission de choisir. Et dans la boutique, était-elle assez fière de commander huit petits pains et une tarte ou un éclair suivant le caprice du jour, et de tendre son argent à cette boulangère qui ne la connaissait presque pas et qui était bien obligée de la considérer comme une vraie cliente à qui il fallait rendre compte du prix de la marchandise et de la monnaie à rendre. A la Plaine, ça ne se passait pas du tout comme cela. A la Plaine quand elle allait chercher le pain, ce n'était pas elle la cliente, c'était maman, maman qui au lieu de lui donner de l'argent lui disait : « Tu diras que je paierai moi-même. » A la Plaine, elle n'était que la commissionnaire de maman, et la boulangère la connaissait bien et ne lui accordait pas d'importance. Elle l'appelait Georgette. Ici, la boulangère l'appelait « mademoiselle » et venait refermer la porte derrière elle. Voilà qui était flatteur. Et quand « mademoiselle » repassait devant les « gosses de la rue », Dieu sait si elle songeait peu à dissimuler les petits pains et si elle trouvait bon la tarte ou l'éclair qu'elle dévorait à leur nez. Cela se voyait à ses yeux, que le gâteau était bon. C'était aussi que ses yeux prenaient soin de le faire voir.

Voilà ce que représentait la quatrième phase des visites à la tante Françoise. La cinquième débutait au moment où Georgette entrait dans la cuisine avec ses petits pains sous le bras. Celle-là c'était la phase gourmande, la phase du péché. En général, en entrant, Georgette trouvait son frère Henri revenu de l'école. En général aussi, le café était prêt et le lait bouillait. On attendait pour les servir que les petits pains fussent beurrés. Ah ! ces préparatifs, quels moments indicibles ! La bouche salivait ! Les yeux se dilataient ! dévoraient le pain blond tandis que la conscience était fière d'appartenir à une petite fille de bonne tenue qui attend le signal pour commencer à manger. Enfin le café coulait dans les bols. Et le lait dans le café. Et le sucre dans le café au lait. Le breuvage que l'on tournait devenait d'un ocre profond. Et il y avait alors un moment d'ivresse ineffable : celui où l'on trempait dans la bolée fumante qui parfumait l'être jusqu'au plus chaud des entrailles, l'extrémité dorée du petit pain empli de beurre. Le

café imbibait la croûte, la brunissait, l'attendrissait ; la trempette allait être à point (et toujours le parfum du breuvage enchanteur aux narines) — une seconde de moins, cela aurait été trop dur; une seconde de plus, le croûton se serait détaché et aurait coulé au fond du bol, laissant surnager à la surface des yeux de beurre jaune fondant avec lenteur. Mais Georgette savait profiter du moment propice. Elle portait vivement à sa bouche le mariage juteux. Oh ! ce premier contact du palais et de la langue avec le pain chaud, trempé, beurré, sucré ! Oh ! la bonne chose ! Oh ! la mélancolique volupté que de voir les deux petits pains fondre l'un après l'autre tandis que du beurre liquide mêlé au café tiède lui coulait entre les doigts ! Et le niveau du café au lait qui baissait dans le bol en laissant sur la faïence blanche des colliers couleur d'aloès bientôt secs et ternes !

Quand cinq heures et demie arrivaient, sauf quelquefois l'été où l'on restait souper chez tante Françoise, on se mettait en route pour rentrer à la maison avant qu'il ne fît trop nuit. Ce retour, qui était la dernière phase de la visite, en constituait comme le finale. Les thèmes de la journée y revenaient s'y mêler. C'était pour Georgette quelque chose de très pénible et de très doux, de très triste et de très aimé aussi. On ne retournait pas par le port. On prenait l'autobus. Le roulement du car berçait Georgette dans les billes de bois et dans les pyramides de balles de coton qu'elle se remémorait, dans les bêlements de moutons qui retentissaient dans les coups de klackson, dans les relents d'huile et de vin qui s'exhalaient de l'odeur de l'essence carburée, dans le bruit mi-pluvieux mi-soyeux du charbon se déversant des bennes qui renaissait du roulement d'une bicyclette doublée qui redoublait vite le car quand il s'arrêtait, pour se faire redoubler cent mètres plus loin... La rue Crevard s'éloignait à mesure que s'espaçaient les rots de petits pains, d'éclair et de café au lait en digestion, et avec elle, la course solitaire dans la rue, les méfiants marmots entrevus, l'orgueil des stations devant la boulangerie et de la commande à la boulangère, et la trempette, et le beurre fondu, et le chaud café au lait... Tout se dissipait, s'effaçait. Georgette descendait du car à moitié endormie et marchait sagement jusqu'à la maison. Elle rêvait

déjà. Elle dînait sagement sans taquiner son frère ni manger grand chose. Le lendemain, elle ne se souvenait pas très bien à quel moment sa mère l'avait couchée, mais elle gardait la mémoire illuminée d'une journée merveilleuse qu'il ne lui restait plus qu'à transcender dans le ciel venteux escaladé le long du fil ténu de son cerf-volant...

Emile DANOEN.

CHANSON FACILE

I

LA VOITURE DU LAITIER

La voiture du laitier
force le jour à se lever
du milieu de la route.

Le coq entend crier
une tige d'héliotrope
et déchire son cœur.

Un grand homme s'adosse
aux falaises de l'herbe
et rassemble ses rêves.

Il n'en faudra que deux ou trois
pour faire encore un jour.

II

CHAMBRE COMMUNE

Le cœur livré
aux libertés
du provisoire,

il y aura
toujours assez
d'eaux et de feuilles,

toujours assez
de terre meuble
et de pitié

pour y loger
les aventures
de ton corps.

III

L'ENTREE DU PORT

Le brouillard
gâche son plâtre.
Une ville
se construit.

Des images
libérées
se redressent
dans tes yeux.

Sur une ombre
de ta joue
le sommeil
jette l'ancre.

Tu t'endors
délestée
des raisons
et des gestes.

Une vague
te commence,
une vague
te finit.

IV

LES RIMES FLEUR ET PLEUR

A force de couper les feuilles,
à force d'étrangler la vie,
on t'a fait jaillir cette fleur
où se dissout le ciel.

Ainsi dans la plante chemine
la voyageuse des cailloux
qui meurt après avoir ouvert
le plus haut bourgeon de la cîme.

Ton regard cède au poids des larmes,
à la poussée d'une douleur
qui ne peut regagner les gîtes
qu'on a fait s'écrouler sur elle.

Je n'ai vu qu'une fois
cette escale de verre,
cette île de clarté,
à quelques milles des paupières,
avant le large épouvanté.

V

IL FAUT QU'IL NEIGE

Il faut qu'il neige cette nuit
pour qu'à l'aube nous puissions lire

le galop des bêtes traquées
et la panique dans les pistes.

Il faut du froid et de la faim
pour condamner à la surface
tout ce qui trouvait son chemin
dans les réserves de la terre.

Des maladies et de la soif
pour obliger la bête aveugle
à trahir son affolement
dans le silence du visage.

Il faut ce repos dans les rides,
cette poussière sur la peau,
pour qu'au matin je reconnaisse
le passage des ennemis.

Ton sommeil leur coupe les vivres,
mais ils te sapent quand tu dors,
et le bruit de leurs appétits
me rappelle que je partage.

VI

LES SOUVENIRS SONT IMPOSSIBLES

Je marche et tu ne fléchis pas.
Je marche et ta peau reste dure
comme la surface des pierres.
J'ai beau peser sur le côté,
lâcher mon poids dans les talons :
ton long corps n'a pas de mémoire.

Ah, les animaux de la nuit,
ceux qui détalent de guingois
la bouche pleine d'étincelles,

à bout de fuite et de frayeur !
Je voudrais qu'ils viennent baver
sur ton épaule de basalte

et qu'un moment tu sois courbée
vers cette terre d'avant l'homme
qui ne veut rien garder de moi.

VII

TIERCE

Ton passage à travers mon sang,
c'est ton prénom si je l'entends.

Une seconde de ta vie,
c'est ton prénom si je le dis.

L'étendue de l'éternité,
c'est ton prénom si je le tais.

VIII

LA TERRE SOUS LA LUNE

La terre sous la lune
est celle du matin.
Seule une espèce d'aube
y trompe les étoiles.

J'avance
et les buissons me reconnaissent.
La voix de l'eau m'est familière.

Je ne sais plus
si l'amour se prolonge
ou s'il se lève de nouveau
sur les campagnes de l'esprit.

IX

LA POURRITURE SOULEVEE

La pourriture soulevée
dénude un grouillement touchant
de mandibules et de ventres.

Une férocité de larves
pour que la viande s'en retourne
aux liquides élémentaires.

Tu vois, ça vit, ça se défend,
ça te ressemble par la faim.
Si tu recouches le cadavre,

on pourra croire qu'il fait beau.

X

ROMAN DU SAULE

D'abord, ce dut être une plante,
petite et souple juste assez
pour s'écouter chanter le vent.

Une plante qui se taisait
pour apprendre son métier d'arbre
dans la mémoire des racines.

Un beau jour, toutes les idées,
tous les raisonnements d'écorce
qui la gonflaient ont giclé drus.

Comme une grande véhémence
d'un coup se vide par la bouche
et laisse l'homme titubant,

cette verdure échevelée
a démoli l'énergumène
qui n'en pouvait plus de pousser.

Maintenant l'arbre ne vit plus
que de couleuvres et de rats
dans le creux de sa réussite,

et répète inlassablement
un mot énorme et sédentaire
qui fait se presser les nuages.

XI

CHANSON FACILE

Je fais une chanson facile
que d'autres chanteront,
et je t'invente plusieurs vies,
moi qui me lasse de la mienne.

Une chanson qui plaise autant
à la mémoire qu'à l'oubli.

Qui l'entend croit la chanter.
Qui la chante n'y pense plus,
et qui veut y croire la vit.

TOURSKY.

INTERLUDES

LE MOT PERDU

Un mot vient de se perdre. Ah ! j'aurais bien juré que je le tenais ! Je le sentais dans ma main, avec sa double articulation, son petit corps vigoureux. Il est tombé. Mais je ne le vois plus nulle part... Il faut pourtant que je le retrouve. Il chantait en moi, il n'y a pas trois secondes. Je devrais pouvoir l'évaluer au vide qu'il laisse... Mais on dirait que le moule lui-même de ce vide est brisé.

Il était plein. Il était lisse. Pas tout à fait cependant. Une lumière dont les ombres en disaient long s'accrochait à ses flancs rayés, un peu durs, et vous vous seriez peut-être blessé en les caressant.... Quelque chose comme Baphomet. *Ou* blasphème. *Mais, bien entendu, ce n'est pas cela du tout. Ça n'avait pas cette précision grossière. Qu'est-ce que je vais chanter là ?* Blasphème? *Cela va vous égarer complètement. Pensez-vous que je me donnerais tout ce mal pour retrouver un mot pareil ?*

Mais qu'était-ce ? et comment expliquer ? Plus le temps passe, et plus je m'éloigne de ce qui était tout à l'heure une présence si charnelle, un contact souverain. Je le tenais dans ma paume. Blasphème *?* Infâme *?... Oh ! ce n'était pas si cotonneux. C'était robuste, c'était vivant. J'ai dit rayé. Oui, avec des côtes. Je le tenais dans ma main. Mais mon bras lui-même est tombé. Ce n'est plus qu'un moignon que j'agite : alors je sens que j'aurais une main, au bout de ce bras, qui tiendrait cela.*

Blasphème ? *Oui, je sais, c'est ce qu'on peut trouver de plus approchant... Mais, je vous en prie, n'essayez pas de caser ce laissé pour compte puisque je vous dis que c'était un mot nouveau, qu'on n'avait jamais entendu !... Il était poussé là, sur mon doigt, comme un oiseau tombé du ciel, une bête fabuleuse et chantante, qui criait son propre nom, pour me l'apprendre.*

Mais il s'est envolé si vite que, dans l'espace qu'il comblait tout à l'heure, il n'y a plus qu'un éblouissement sans contours, le vide angoissant de l'ineffable.

PORPHYRE

Les lèvres serrées, les yeux clos, un concile d'empereurs romains, d'esclaves noirs et de princesses trop grasses, au sein fardé de vert, se penche éternellement, comme pour s'y mirer, sur un étang où, — tels les reproches de leur jeunesse — des feuilles de pourpre et de bronze, accumulées, s'obstinent à ne pas mourir.

Un palais de porphyre chancelle, comme une femme abandonnée, dans les bras timides des Cèdres et des Sapins... Comme une femme de porphyre, comme une femme aux jambes de porphyre.

Et les Sapins et les Cèdres, confidents raciniens, conduisent doucement l'abandonnée vers l'esplanade et le miroir, mais ses belles jambes de porphyre ne peuvent plus la porter... Ah ! que ferait-elle au bord de cette eau léthargique, si elle n'était soutenue par ses confidents bruissants, au bord de cette eau fatale, dont les feuilles, en couches amoncelées, brillent sournoisement à des profondeurs insondables, comme de vieilles écailles de porphyre, comme des plaques de lèpre tombées du front d'un roi de porphyre ?...

La Solitude en robe de sève, un doigt sur ses lèvres pâles, rentre dans son palais de porphyre.

A BAS !

La petite ville accroche à la montagne ses maisons peintes au lait de chaux, pavoisées de linges misérables. Sur la place hérissée de pavés ronds, parade une troupe de jeunes saltimbanques, si belles et si richement habillées que tout le monde les prend pour des princesses déguisées. Un petit garçon, heureusement retenu par les capucines de son balcon, tend les bras vers elles, en se convulsant de désir.

— Les Fées ! crie-t-il, les Fées !

Elles dansent. Elles dansent en tournoyant, si vite que leurs jupes bariolées se gonflent, se gonflent comme des montgolfières, et les voilà qui s'élèvent, un tout petit peu, au-dessus du sol, doucement, comme des feuilles entraînées par une brise très légère, puis qui retombent, par prudence.

Mais il y en a une qui ne retombe pas, la plus belle, la plus légère, il y en a une qui ne peut pas retomber. Elle monte, elle monte. Jusqu'où va-t-elle monter ? L'enfant, ébloui, le cœur battant, la regarde en joignant les mains, l'aspire de tous ses yeux... Oh ! c'est vers lui qu'elle se dirige, il n'y a pas à en douter, c'est vers lui, comme une montgolfière soulevée par une vapeur de feu !... Elle est tout près maintenant. Comme elle est belle ! Que son visage est transparent ! C'est un visage vermeil comme le feu. C'est un visage de feu. Machinalement, l'enfant porte les mains à ses joues pour les protéger de cette insoutenable chaleur, mais il contemple entre ses doigts l'apparition.

Elle ne dit rien. Elle sourit à cette extase, comme on sourit à son reflet.

Cependant les mégères, écloses aux fenêtres et les manants entassés dans les rues ne voient en ce miracle qu'un scandale, qu'il convient de faire cesser.

— A bas ! hurlent-ils, furieux. A bas ! comme si c'était le dernier mot de la sagesse. A bas. Tout doit tomber. Tout ce qui monte doit retomber. A bas !

Et de toutes leurs poitrines s'exhale vers le ciel cela seul qui en eux puisse monter : le cri : A bas! A bas les Bohémiennes, les Folles, les Sorcières ! A bas la voleuse d'enfant, là-haut ! A bas !

Et les femmes, enragées de jalousie, jettent par les fenêtres sur les saltimbanques bariolées tout ce qui leur tombe sous la main : des guenilles, des ordures, des tessons, des ferrailles, des couteaux... A bas !

Dans leur épouvante, les pauvres filles bariolées veulent fuir. Il est trop tard. Elles meurent, écrasées comme des insectes dans leur manteau d'élytres, sur les pavés de la place, ce pendant que la Fée, après un dernier, un ineffable regard à l'enfant désormais marqué pour toujours, s'envole, et s'efface là-haut, avec les autres nuages.

Francis de MIOMANDRE.

POEMES

ARIEL ET MIRANDA

Près du rêve de ta bouche ronde
Quand le matin accourt
Comme un cerceau poussé par le vent
Je deviens le balancement ailé d'un corps dans le monde
Ta main sur mes cheveux prend la ferme saveur d'une [bouche
L'odeur des feuilles fraîches
Prolonge l'ombre
Je recueille de ta bouche ronde
La promesse du corps délivré

LE SERMENT

La vie a brisé les balances du temps
La danse du phénix L'harmonie fraternelle
Le vent emporte l'écho des voix éteintes
L'inertie la nuit des cieux écroulés

Le hasard comme la démesure des colères
Règne sur les noires villes poussiéreuses
Les yeux des enfants ternis par les crachats
Ah que la foudre allume un nouveau ciel

Donnons au feu mal éteint la soif des cœurs
Lavons les bouches dans le chant des vignes
Une chevelure déployée comme le libre drapeau
Pour trouver l'honneur dans une résurrection

21 Juillet 1941.

NAITRE

La danse des oiseaux comme une cadence immobile
La secrète ordonnance des cimetières
Quand le vent déroule ses bras de nuage

Les paillettes du silence et les herbes brûlantes
Dans les forêts où tremble l'écho d'une douleur

Aidez-nous poussières des âges rondes étoiles
Que les bouches de la terre accueillent nos larmes

Maxime ALEXANDRE.

BEAUTE DU DIABLE

1er fragment

ACTE PREMIER

1er tableau

ANNONCE

Avant que le rideau se lève, le barde s'avance au proscenium, et dit :

LE BARDE. — Homme et auditeur, auditeur et homme, avant tout propos, réfléchis à ta condition. Veuille réfléchir que tu n'es que l'humble produit du Seigneur Dieu, et qu'ainsi le Seigneur Dieu te fit, ainsi tu dois être. Veuille, avant tout propos examiner dans le silence ta condition, et t'humilier. Et réfléchir que le Seigneur Dieu n'a fait de l'homme ni un ange ni un apôtre. Ayant ainsi réfléchi, tu vas maintenant pouvoir apprendre pourquoi et comment le Seigneur Dieu entra un jour en sainte et grande colère, pourquoi et comment il conçut le projet de détruire la race des hommes, et pourquoi, néanmoins, à la suite de quelles tribulations et de quelle expérience, la race des hommes ne fut pas détruite.

Le barde se retire et

LE RIDEAU SE LEVE

La scène représente l'habitation du Seigneur Dieu. C'est une grande case à coupole, à la mode nubienne. Elle est faite de bois courbés et réunis en charpente par des brélages de chanvre tressé. La couverture du toit est formée d'épaisses nattes végétales.

Les poutres sont ornées de décorations géométriques, aux teintes vives et contrastées.

Vers la gauche, une porte étroite et très basse, ouvrant sur le désert, laisse entrer un peu de l'éprouvante lumière orientale. Le reste de la case est plongé dans une pénombre molle.

L'ameublement est composé d'une table, d'un vaste sopha, de quelques sièges. Le sol est recouvert d'une multitude de tapis de haute laine.

Au lever du rideau, le Seigneur Dieu, vêtu d'une longue gandourah blanche, est étendu sur le sopha. Un très jeune serviteur, Achmet, agite au-dessus de lui un éventail royal en plumes d'ibis, et de temps à autre distribue sur les régions de son corps les plus exposées aux piqûres, de grands coups d'un chasse-mouches en crins de cheval.

Le Seigneur Dieu, en proie à l'insomnie, se tourne, se retourne, à plusieurs reprises en soufflant. Le chasse-mouche, impassible, s'évertue à lui épargner chaleur et agaceries d'insectes.

Un assez long moment se passe ainsi, au cours duquel on commence à percevoir une rumeur confuse, lancinante et parfois grinçante, faite de bavardages, de cris, de bruits de charrois, de piétinements, de musiques, de rires, de hurlements brefs, de sourds gémissements. Cette rumeur s'amplifie peu à peu. Et en même temps les mouvements d'humeur du Seigneur Dieu se font plus fréquents et plus vifs.

Soudain, une ombre se profile sur le carré de lumière tombé de la porte, et Djiberin, le chef des malaïka (anges), entre, plus qu'à demi courbé. Il est très grand, très droit, imposant et digne.

Il est également vêtu d'une longue robe flottante, d'une blancheur intacte.

Il va parler, mais s'arrête aussitôt, comme interdit. A voix chuchotante, il demande au chasse-mouches :

DJIBERIN. — Le Seigneur Dieu dort encore, à cette heure-ci ?

(Le chasse-mouches va répondre. Mais le Seigneur Dieu ne lui en laisse pas le temps. Le dos tourné, il lance d'une voix à la fois rude et geignante :)

ALLAH. — Eh ! non, je ne dors pas. Comment dormir avec ce tintamarre ?

(Geste dans la direction de la rumeur, devenue tout à coup très nette.)

DJIBERIN *(hausse imperceptiblement les épaules.*

Il se contente de s'incliner et dit.) — Excuse-moi, Seigneur, de t'avoir dérangé. Mais je pensais que ta sieste était terminée.

(Cette fois-ci, le Seigneur Dieu se dresse sur son séant. Le chasse-mouches a juste le temps de se baisser pour ne pas recevoir les deux pieds que le Seigneur Dieu lance violemment hors du sopha, pour enfin se retrouver assis, face à Djiberin. Il tonne :)

ALLAH. — Terminée ? Terminée ? Tu en as de bonnes, Djiberin ! Tu ne vois donc pas que je n'ai pas fermé l'œil une minute ?
(Djiberin s'incline en silence. Le chasse-mouches se blottit peureusement contre le sopha. Silence. La rumeur semble s'être subitement résorbée. Le Seigneur Dieu le remarque. Il dit :

ALLAH. — Tu entends ? On dirait qu'ils se sont tus, tout à coup ?

DJIBERIN *(calmement)*. — C'est que, Seigneur, quand tu parles dans la colère, ils entendent le tonnerre, eux, en bas, et cela les jette dans la crainte.

ALLAH *(un instant surpris, il se reprend et dit d'un ton d'ironie amère)*. — C'est juste. Mais tout de même il y a là quelque chose de vicieux, puisqu'ils ne se taisent que si je tonne, et que pour que je repose, il faut qu'ils se taisent. Je ne peux pourtant pas dans le même temps dormir et fulminer !

DJIBERIN *(d'un air de prélat crucifié)*. — Ah ! S'il n'y avait que cela de vicieux !

ALLAH *(sourcils froncés)*. — Que veux-tu dire ? Est-ce que par hasard tu te permettrais de critiquer mes œuvres ?

DJIBERIN *(humble)*. — Pardonne, Seigneur ! *(Il s'incline. Silence. Puis les bruits reprennent de plus belle)*.

ALLAH *(avec un mouvement d'agacement)*. — Ecoute-les ! Non, mais écoute-les...

DJIBERIN *(ambigu, protocolaire, sur le ton de l'éloquence officielle)*. — C'est l'heure où le soleil commence à devenir oblique. La chaleur se retire devant l'offensive des ombres allongées démesurément au pied des

murailles, et la vie des hommes se désaltère et reprend des forces aux sources du soir.

ALLAH *(se prenant la tête à deux mains)*. — Et la nuit ! Même la nuit ! Voilà qu'ils ont inventé de se partager en deux catégories de citoyens. Ceux qui dorment la nuit, et ceux qui dorment le jour. Et ils se repassent le flambeau de l'ivresse de telle façon que pas une minute les lumières ne s'éteignent, que pas une minute les cités ne s'assoupissent... Ils appellent cela profiter de la vie !

DJIBERIN. — La nuit est aux désirs ce que l'eau jaillie des sables est à la plante qui va mourir...

ALLAH. — Et moi, je n'ai plus un instant de répit. Je ne sais depuis combien d'époques je n'ai pu dormir tout mon saoûl, avec leur maudite faculté d'entourer de fanfares leurs moindres actions. Ah ! que ne les ai-je pas créés muets !

DJIBERIN *(qui s'échauffe un peu)*. — Il eût fallu non seulement leur interdire l'usage de la parole, mais encore vider l'airain et le cuivre des échos qui les font vivre, ne pas permettre à l'air de soutenir et de propager les mouvements des bruits, s'arranger pour que le cuir et le bois étroitement unis ne puissent se gonfler de résonances énormes sous le choc des poings, faire en sorte que les aciers entrechoqués des armes ne se trahissent pas par maints éclats coruscants, songer à prévoir la plongée des avirons dans la rivière, et veiller à ce que cela se passe sans borborygmes et sans remous. C'eût été toute une affaire !

ALLAH *(pensif)*. — Oui, bien sûr !... Mais j'ai réussi plus difficile que cela.

DJIBERIN *(un peu narquois peut-être)*. — Songe, Seigneur, à quel étrange monde tu eusses donné naissance en bannissant le BRUIT. Il y aurait eu là sans doute de quoi réjouir les généraux en campagne. Que de coups de main ténébreux, que d'offensives foudroyantes seraient permises si les épées ne cliquetaient plus, si la cavalerie n'était plus précédée du grondement des sabots, si la traversée des gués se faisait sans clapotis, si les ordres eux-mêmes se laissaient transmettre sans mot dire !

ALLAH *(comme étonné)*. — Tiens, c'est vrai,

pourtant, ce que tu dis là ! Mais pourquoi ne t'en tenir qu'à ce point de vue militaire ?

DJIBERIN *(tout à son idée, et décidé à lâcher ce qu'il a sur le cœur)*. — Seigneur, souviens-toi que tu a doué les animaux d'un certain nombre limité de moyens d'expression. Ceux des hommes sont innombrables. C'est en quoi ils sont des animaux supérieurs.

ALLAH *(en colère)*. — Ne blasphème pas, Djiberin ! Les hommes ne sont pas des animaux ! Je les ai faits à mon image...
(Djiberin s'incline avec contrition).
Je pensais que ce serait pour mon plaisir et pour le leur... Etais-je naïf ! Toujours est-il que je n'ai pas songé à les priver de ceci ou de cela, sous tel ou tel prétexte. Non, il ne me serait vraiment pas venu à l'idée de leur retirer la parole. Je leur ai tout donné... en bloc... tout ce qui rend la vie supportable, commode, logique... Ayant moi-même toujours usé sans jamais abusé, comment aurais-je imaginé qu'ils ne feraient pas de même ? Ah ! je commence à prendre du souci, vois-tu, à l'égard de mes créatures...

DJIBERIN *(réticent)*. — Je le sais, Seigneur...

ALLAH *(le fixant dans les yeux)*. — Vraiment, tu le sais ?... Nous y voici donc ! Si tu crois que cela ne se lit pas sur ton visage, quand tu as quelque revendication à présenter... Eh ! bien, vas-y ! Fais ton rapport...

DJIBERIN *(heureux d'entrer dans son sujet)*. — Pardonne, Seigneur. Si tu le permets, plutôt que de parler, je préfèrerais faire parler les faits. C'est une méthode qui me convient. *(Plus déférent tout-à-coup)*. Depuis combien de temps, Seigneur, n'as-tu pas porté ton regard sur la terre des hommes ?

ALLAH *(frivole)*. — Oh ! depuis bien des époques ! Je ne sais plus au juste... sinon que j'aurais eu le temps, je pense, de fabriquer deux ou trois mondes plus amusants que le leur...

DJIBERIN. — Avec ton consentement Seigneur, je vais essayer d'éclairer ma lanterne. Veuille me prêter ton attention... Sur quelle ville préfères-tu porter ton auguste enquête ? A laquelle de ces tanières où prolifèrent tes créatures désires-tu accorder le privilège de ton inestimable vigilance ? A Mokrokerh, Heraou, Absarat,

Akacheh, Kafir, à Bersi, à Souhaq, à Monfalout ? Ou à quelles autres cités de l'Egypte ou de la Nubie ? Désires-tu Hannek, Guerendid, Amboukol ? Préfères-tu Abnoud à Akmin ? Tahta à Madfounah ? Er-Rakabh à Bir-Om-Rich ou à Tankour ?

ALLAH *(embêté)*. — Fais à ta guise. Ouvre au hasard...

Djiberin, avec une prestesse qui trahit la préméditation, se penche, relève un coin de tapis, empoigne à pleine main un gros anneau rouillé qui apparaît, fait effort sur lui. La trappe résiste. Djiberin s'essoufle un peu et s'écrie).

DJIBERIN. — Seigneur, en effet, il y a bien des époques que tu n'as dirigé ta censure sur la société des hommes !

Il est en proie à une vive exaltation. Il s'acharne sur la trappe. Allah, ennuyé, le regarde faire en silence. La rumeur des hommes se fait toujours entendre, avec ses pointes et ses sursauts, ses repentirs et ses psalmodies. Enfin, la trappe cède, se soulève d'un seul coup et Djiberin manque perdre l'équilibre. Aussitôt la clameur terrestre monte de plusieurs tons, devient insoutenable. Allah a un geste pour se boucher les oreilles, et grimace. Djiberin s'approche de lui, et faisant litière des simagrées et du respect, le prend familièrement par la manche, et le mène devant la trappe. Tous deux, durant les répliques qui vont suivre, resteront les yeux au sol, comme hynoptisés par le spectacle extraordinaire qui est censé leur être fourni par la terre vue du haut du Royaume de Dieu.

DJIBERIN. — Viens, Seigneur, le hasard a bien fait les choses. Il nous a permis de tomber sur la ville capitale de melik de Choïkich. C'est un des secteurs qui me préoccupent le plus...

ALLAH *(plus effaré qu'il ne veut le paraître)*. — Hein ? Sont-ce là mes créatures ? excuse-moi, chef, mais j'hésite à m'y reconnaître. Voyons, voyons... J'aperçois des routes, des paillotes, des palais, des barques sur le Nil, des bouquets d'arbres, des caravanes qui se forment, des marchés qui se disloquent, des troupes qui s'entraînent au pas cadencé, des oisifs qui se rassemblent à l'ombre des sycomores, des cultivateurs au travail... C'est bien cela, chef ?

DJIBERIN. — Oui, Seigneur.

ALLAH. — Enfin, je distingue assez bien les grandes lignes de ma création. Mais te l'avouerai-je, le mouvement général m'en échappe un peu. Il me semble s'être accéléré... Est-ce le fait d'être si longtemps sans... Ho ! tout cela va bien vite ! Quelle agitation absurde ! Quelle sarabande ! Les yeux m'en font mal ! *(Il s'éloigne vivement de la trappe, en portant la main à son front. Il tâtonne, cherche un siège).* Tout cela me tourne la tête. Raconte. Dis ce que voient tes yeux. Je ne pourrais jamais saisir les détails...

A ce moment un cri déchirant se détache de l'ensemble confus des bruits qui montent de la terre et franchissent la trappe du ciel grande ouverte. Allah sursaute) :

ALLAH. — Qu'est ceci ?

DJIBERIN *(d'un ton savamment détaché).* — Ce n'est rien Seigneur. C'est un homme qui transperce son frère de son poignard pour lui enlever les deux talents d'or qui font toute sa fortune.

ALLAH *(gêné).* — Aïe !
Très ferme, et comme poursuivant une idée)
Bien, chef. Continue. Et veille à me signaler les autres cas de ce genre...
(On entend une série de gémissements.
Tiens ! Qu'est-ce encore que cela ?

DJIBERIN. — Un mari qui, ayant fini de dormir, bat sa femme qui n'a pas assez travaillé à son gré.
Sur ce des cris d'intensité diverse, et de sauvagerie croissante, se succèdent, s'enchevêtrent, s'architecturent, s'additionnent).

ALLAH *(penché en avant).* — Et ceci ?

DJIBERIN. — Un serviteur battu pour avoir confondu les épices et servi du piment rouge à la place de la cannelle... Une vieille femme poursuivie à coups de pierres par les gamins...
Les cris espacés, suraigus, font place à un bruit plus continu, plus égal, fait de centaines de voix exaspérées et monotones, avec de temps à autre un bref coup de langue aussitôt submergé).

ALLAH. — Et ceci, chef ? Ces piaillements d'oiseaux effarouchés ?

DJIBERIN. — Oh ! ceci, Seigneur, n'est que l'activité quotidienne d'une corporation. Imagine-toi, réunis, les uns en cercle, les autres échelonnés sur des marches face à des tableaux où s'inscrivent et s'effacent des chiffres éphémères, quelques centaines de spécialistes dont les uns désirent la hausse de certains revenus et les autres la baisse...

ALLAH *(après un instant de réflexion)*. — J'ai beau chercher, je ne me souviens pas d'avoir jamais créé quelque chose d'aussi bizarre...

DJIBERIN. — Non, bien sûr. Mais n'as-tu pas donné aux hommes l'intelligence, ce pâle reflet de ta connaissance de toutes choses ?

ALLAH *(éludant)*. — C'est bien, c'est bien ! Et après, que vois-tu ?
Durant ce qui suit, kyrielle d'échos confus et entrechoqués).

DJIBERIN. — Seigneur, je vois des forgerons en quantité, tous penchés sur leur enclume, et occupés sans relâche à une tâche immense et pressante.

ALLAH *(détendu)*. — Au moins ce bruit-là est-il agréable aux oreilles. J'ai donné le travail aux hommes pour les distraire de la fainéantise...

DJIBERIN *(regard en coin)*. — Sans doute, Seigneur. Et d'ailleurs... *(il s'arrête)*.

ALLAH. — Et d'ailleurs ?...

DJIBERIN. — Eh ! bien, il est de fait que ta créature ne se dérobe jamais à la loi du travail lorsqu'il s'agit comme c'est le cas ici, de forger des armes pour les troupes prêtes à partir en guerre !

ALLAH. — En guerre ? Encore ? La dernière fois que j'ai posé les yeux sur les hommes, ils sortaient à peine d'un grand massacre. Ils étaient épuisés, bancals, ruinés, et ne s'arrêtaient de reconstruire leurs habitations incendiées que pour ensevelir ceux qui achevaient de mourir...

DJIBERIN. — Oui, Seigneur, et depuis que tu as posé les yeux pour la dernière fois sur les hommes, ils ont eu le temps de faire plus de cent autres guerres et de signer plus de cent autres traités de paix.

ALLAH *(repentant)*. — Il y a si longtemps que cela que je ne me suis soucié d'eux ?
(On entend une série de hurlements à la mort. Allah crie, les nerfs à vif) :

Aïe ! Aïe ! N'aurais-je donc pas de répit ? Quels sont ces cris, Djiberin ? Qu'est-ce encore ?

DJIBERIN *(cinglant)*. — Moins que rien, Seigneur : un enfant à qui l'on vient de donner un jeune chien.

ALLAH *(surpris)*. — Et alors ?

DJIBERIN *(d'un air vengeur)*. — Alors l'enfant, avec méthode, arrache un à un les ongles du chien et met du sel sur les plaies...

ALLAH *(se cachant la figure dans les mains)*. — Assez ! Assez ! Même les enfants ?

DJIBERIN *(imperturbable)*. — Surtout les enfants, Seigneur. C'est regrettable, mais c'est un fait d'expérience.

ALLAH *(le regard étincelant)*. — C'est bon !
(Il s'approche de la trappe, jette un coup d'œil et s'écrie)

Ah ! l'indécente bouilloire ! Mais je m'en vais mettre un peu d'ordre chez tous ces braillards présomptueux...
(Puis il se ravise, se radoucit. Un temps. Il dit enfin) :

Mais, dis-moi, Djeberin, n'y a-t-il vraiment rien de bon à espérer de mes créatures ? Dis, les autres... n'y a-t-il rien de bon à espérer ?

DJEBERIN *(sans conviction)*. — Si, si... je ne dis pas. Sans doute ces mêmes hommes qui boivent, jouent aux dés, peuvent-ils, un jour d'inondations, risquer leur précieuse petite peau pour sauver une vieille femme impotente isolée sur le toit de sa hutte... Sans doute ces mêmes hommes qui perdent l'argent du ménage avec les courtisanes les plus basses, sont-ils susceptibles de se mesurer en combat singulier avec la panthère pour lui arracher une jeune fille surprise en revenant du puits...

ALLAH. — Tu vois bien que tout n'est pas perdu...

DJIBERIN. — Sans doute ces mêmes hommes qui écrasent les fous, les disgraciés, les esclaves sous les roues de leurs chars et brûlent les étrangers sur de bûchers, sont-

ils capables, au cours d'une bataille, de risquer leur vie pour secourir un ennemi tombé dans les lignes et qui hurle à la soif...

ALLAH. — Tu vois, Djiberin... tu vois qu'il n'y a pas à désespérer...

DJIBERIN. — Sans doute ces mêmes hommes qui ruinent un voisin malchanceux avec la complicité des gens de loi, feront-ils preuve d'héroïsme et d'esprit de sacrifice au cours d'un incendie. Sans doute...

ALLAH. — Tu vois...

DJIBERIN. — Sans doute. Mais ce n'est pas le moins troublant dans leur cas. Ce serait tellement plus simple s'ils étaient seulement mauvais ! Mais il leur faut des circonstances extraordinaires pour devenir dignes de toi, Seigneur... La petite vertu de tous les jours semble fastidieuse. Ils ne respirent que dans le drame et dans l'horreur. Tout, pourvu que ce soit exempt de la sainte monotonie de la vie juste. Leur appétit d'extrémisme les rend aussi lâches et vicieux dans la banalité du devoir que téméraires et libéraux dans les actions d'éclat. Ce sont les gens les plus abstraits du monde. Ce n'est pas le bonheur qui les fuit. Ce sont eux qui refusent le bonheur...

ALLAH. — Hum ! je vois. Mais, dis-moi, quels sont les rapports du Gardien de la Grande Porte ?

DJIBERIN. — Interroge-le, Seigneur... Je l'ai amené avec moi *(geste vers la porte)*.

ALLAH. — Qu'il entre !

DJIBERIN *(allant à la porte, appelle)*. — Mamadou ?

(Mamadou, le gardien de la Grande Porte, entre sans un mot. C'est un grand vieillard, encore très vert, qui doit se courber pour passer le seuil, mais se redresse aussitôt avec une vivacité juvénile. Un énorme trousseau de clefs pend à sa ceinture).

DJIBERIN. — Le Seigneur Dieu désire que tu lui fasses ton rapport, Mamadou.
(Mamadou s'incline profondément).

ALLAH. — Dis-moi, gardien, quel est ton bilan depuis la dernière fois que je t'ai interrogé ? Quel a été le nombre d'hommes ayant terminé leur temps de vie

sur la terre, quel a été le nombre de morts violentes, le nombre de suicides, des accidents ? Parle !

(Mamadou sort un rouleau de papyrus des plis de son vêtement, le déroule, et lit le total général) :

MAMADOU. — Total général des trépassés : deux fois dix mille, quatre fois cent, une fois dix et quatre unités, Seigneur.

DJIBERIN *(répétant avec condescendance).* — Vingt mille quatre cent quatorze, Seigneur.

ALLAH. — Et combien t'a-t-il été possible d'en recevoir dans mon royaume ?

MAMADOU *(se rapportant à un total partiel).* — Neuf fois une unité, Seigneur...

DJIBERIN *(même jeu).* — Neuf admissions, Seigneur, contre vingt mille quatre cent cinq exclusions... Un joli pourcentage !

ALLAH *(saisi).* — Vraiment, gardien, ne penses-tu pas que tu as été bien sévère ?

MAMADOU. — Je m'en suis tenu au règlement, non pas tellement dans sa lettre que dans son esprit. Juges-en : j'ai pardonné les impiétés passagères, les homicides par imprudence, les larcins provoqués par la misère et la faim, la luxure lorsqu'elle avait été le fait d'amants chaleureux et fidèles, le mensonge diplomatique et les fausses déclarations au bureau du fisc. C'était je pense, le maximum de l'indulgence... A part les neuf pécheurs véniels que j'ai laissé entrer — et je te prie de croire, Seigneur, qu'aucun d'entre eux n'était sans tâche, loin de là ! Je n'ai eu affaire qu'à des voleurs systématiques, à des assassins, à des tortionnaires, à des médecins marrons, à des concussionnaires... *(il baisse la voix)* à de mauvais prêtres...

(Dieu fait mine de ne pas remarquer, Mamadou reprend à haute voix)

...à des trafiquants de chair et de dignité humaine, à des exploiteurs du plus faible... Et ne crois surtout pas, Seigneur, que cette race là se recrute uniquement dans une seule catégorie de privilégiés. Non, Seigneur, le plus chétif, le plus galeux, le plus déshérité des fellahs trouve encore à tirer profit et jouissance de la souffrance d'un plus misérable que lui... Je ne pense pas avoir trahi ta pensée, Seigneur, en restant intraitable à l'égard du viol,

de l'attaque à main armée, de la prostitution, du massacre inutile, du bénéfice illégitime, du revenu usuraire, de l'autorité abusive et sadique, de...

ALLAH *(le coupant)*. — C'est bien Mamadou. J'ai confiance en ton jugement. Tu n'as donc admis que ceux qui pouvaient l'être... *(avec un geste de découragement)* Et ils ne sont que neuf !

ALLAH *(presque à lui-même, timidement)*. — Je vois que vous vous êtes tous coalisés contre celle de mes créations que je croyais la plus réussie... *(à Mamadou)*. Tu peux te retirer gardien, je te remercie...

(Mamadou se retire).

(Allah se dirige vers la trappe, jette un coup d'œil distrait, puis tout à coup s'immobilise et s'écrie) :

Quoi ? Que vois-je là, Djiberin ?...

DJIBERIN *(allant voir à son tour)*. — Ce sont les immondes idoles égyptiennes, les faux dieux de pierre et de métaux précieux, qui sont de retour, Seigneur...

(Cette fois Allah accuse le coup. Il se redresse, et sous le ton mesuré qu'il emploie, perce déjà une décision extrême, implacable, en train de se faire jour, et qui se précise au cours des répliques suivantes).

ALLAH *(rigide)*. — C'est là tout ce qu'ont réussi mes apôtres ? Je me souviens pourtant d'en avoir délégué deux ou trois, quatre même si je ne me trompe, parmi les plus persuasifs...

DJIBERIN. — Tes anabi se sont dépensés sans compter, Seigneur. Mais l'impiété des hommes a grandi en proportion de leur éloquence...

ALLAH *(explosant)*. — Pourquoi donc me donner tant de mal ? Je vais anéantir ces incorrigibles. J'ai créé les plantes et les animaux, et ils vivent selon les préceptes que je leur ai donné. Je prends plaisir à les regarder. Ils ne me donnent pas de peine. Mais à quoi servent les hommes ? A rien de bon ! Va donc avec tous les malaïka, et anéantis la race des hommes. Je ne veux plus en entendre parler...

DJIBERIN *(se prosternant)*. — Ta colère est sainte et justifiée, Seigneur... Mais n'est-il pas dommage d'anéantir des hommes que tu as eu tant de mal à créer ?

ALLAH. — Et le moyen de faire autrement, Chef ?

DJIBERIN. — Laisse, Seigneur puissant... laisse-nous réfléchir, nous autres malaïka, et délibérer sur les moyens de changer cette situation misérable...

ALLAH. — O Djiberin, crois-tu donc être plus puissant et plus sagace que moi, le seul Dieu ? Mais où sont les autres ?

DJIBERIN. — A la porte, Seigneur... Ils attendent ton bon vouloir...

ALLAH. — Qu'ils entrent !

(Dieu va s'asseoir sur le sopha, et se met en position de quelqu'un qui cherche à extraire une épine de la plante d'un de ses pieds. Il dit, distraitement) :

La cour, devant ma case, est infestée de chardons, Djiberin... Je ne peux y faire un pas sans récolter quelque mauvaise blessure.

DJIBERIN *(avec une déférence ironique de vieux serviteur)*. — Tout ce que tu as fait est bien fait, Seigneur... Le chardon aussi a droit à la vie...

ALLAH *(ambigu)*. — Certainement chef... *(avec une certaine sécheresse)*, toutefois tu veilleras à faire nettoyer la cour des mauvaises herbes.

DJIBERIN. — Il sera fait selon ton désir, Seigneur... Mais laisse-moi t'aider...

(Il veut intervenir dans la recherche de l'épine. Allah l'écarte).

ALLAH *(bougon)*. — Laisse. Il m'arrive bien de me tromper. Toutefois je ne suis jamais si bien servi que par moi-même.

(Djiberin s'éloigne, va à la porte, appelle) :

DJIBERIN. — Malaïka ? Etes-vous là ?

VOIX DES MALAIKA. — Nous sommes là, chef, nous sommes là...

(Un à un, les trois principaux malaïka pénètrent dans la case, suivis d'Iblis. Salutations. Allah répond distraitement. Pendant tout ce qui va suivre, il affectera l'indifférence et semblera uniquement absorbé dans sa tâche de tireur d'épine).

(Les trois malaïka sont vêtus de longues robes blanches bibliques, immaculées. Celle d'Iblis, par contre, est d'un rouge tango, extrêmement violent).

Djiberin et les quatre autres s'asseoient en cercle, à

l'arabe. Allah ne leur accorde par un regard. Djeberin prend la parole.

DJEBERIN. — O malaïka, vous savez ce qu'il en est ? Le Seigneur Dieu est si fâché de la méchanceté des hommes qu'il veut les anéantir. Il m'en a chargé. Mais j'ai réussi à obtenir de lui un délai. Réfléchissons donc, et cherchons un moyen de rendre les hommes meilleurs. Que chacun parle à son tour. *(Il se tourne vers le premier malaïka).* — Que penses-tu, ô sage malaïka ?

PREMIER MALAIKA *(après un instant de réflexion, il s'adresse directement à Allah).* — O Seigneur Puissant, puisque les hommes sont mauvais dans la quiétude, et que seul un cataclysme peut les amender, que ne leur envoies-tu pas un grand déluge ?

ALLAH *(sans le regarder. Il a un geste de dénégation).* — Encore ? Non. C'est trop de victimes innocentes. Cela me coûte trop d'arbres, trop de bêtes sacrifiées en pure perte. Trop de travail ensuite pour assécher la terre. Non, ta solution est mauvaise, mon malaïka.
(Iblis lève le bras : il veut parler. Dieu l'arrête) :
Ne parle pas, Iblis. Nous verrons lorsque ton tour viendra...
(Iblis se tait, à contre-cœur. Dieu rend toute son attention à la plante de ses pieds. Djiberin interroge le second malaïka.

DJIBERIN. — Et toi, sage malaïka, quel est le remède que tu proposes ?

SECOND MALAIKA. — Puisqu'un déluge n'est pas à la convenance du Seigneur Dieu, que dirait-il d'une grande disette ?

ALLAH *(avec lassitude).* — Vous manquez d'imagination, mes Malaïka... Non, la disette est un moyen dont j'ai trop usé jusqu'à présent, et qui s'est révélé tout-à-fait inefficace...

IBLIS *(très vite).* — Si le Seigneur puissant voulait m'accorder quelques instants d'attention, je crois que je...

DJIBERIN *(le coupant, sévèrement).* — Tais-toi, Iblis. Tu parleras quand le Seigneur puissant te donneras la parole...
(Iblis se renfrogne).

DJIBERIN *(aux malaïka).* — Allons, sages ma-

laïka, n'abusez pas de la patience du Seigneur. Hâtez-vous de délibérer, et de façon pertinente...

PREMIER MALAIKA *(à Allah)*. — Pourquoi Seigneur, ne pas leur adresser sept plaies parmi les plus terribles que tu gardes en réserve ? Pluie de sauterelles, invasion de batraciens, que sais-je ?

ALLAH *(amer)*. — Merci bien ! Comme c'est nouveau !

(Iblis fait un geste comme pour demander la parole. Allah l'arrête)

Tais-toi, Iblis.

(Iblis se résigne).

SECOND MALAIKA *(timidement)*. — Peut-être qu'une bonne épidémie de variole ?

ALLAH *(agacé)*. — De nouveau, de grâce, malaïka !... Pour ma part, une destruction pure et simple serait ce qui me conviendrait le mieux. Toutefois, s'il vous vient une idée, je vous laisserai carte blanche. Mais je désire que vos propositions offrent le caractère rationnel qui s'impose lorsqu'il s'agit de décisions prises en Haut-Lieu...

DJIBERIN *(au 3e malaïka, qui jusque-là s'est tenu à l'écart)*. — Eh ! bien, et toi, sage malaïka, n'as-tu rien à proposer ?

TROISIEME MALAIKA *(modestement)*. — Chef, j'attends que le moment soit venu pour moi...

DJIBERIN. — Le moment est venu, approche, sage malaïka, et parle...

TROISIEME MALAIKA *(timidement)*. — Le Seigneur Dieu nous a souvent assuré qu'à l'origine les hommes étaient bons. Plus tard, seulement, ils sont devenus méchants, mauvais et avides de commettre le péché. Si l'on doit appeler santé l'état créé par Dieu lui-même, on peut appeler maladie l'endurcissement dans le péché, qui est comme la suite d'une vie trop opulente. On peut donc dire que les hommes sont malades... *(Il se tourne vers Dieu qui ne dit mot)*.

Les malaïka approuvent du chef et du geste. Une ou deux exclamations) :

PREMIER MALAIKA. — Très juste !

DJIBERIN. — Ta parole est limpide, sage malaïka. Continue...

TROISIEME MALAIKA. — Mais les hommes eux-mêmes ont inventé des moyens de guérir les maladies du corps. Quand après avoir mené une vie trop opulente, mangé trop de viande de mouton et bu trop de merissa, ils ont les intestins constipés, ils font une infusion de feuilles de senna, et la boivent.

SECOND MALAIKA. — Parfait...

PREMIER MALAIKA. — Evidemment...

IBLIS. — Mais...

DJIBERIN. — Tais-toi, Iblis...

TROISIEME MALAIKA. — Une petite quantité de senna ne saurait guérir qu'un faible endurcissement. Quand l'endurcissement est grand, il faut une forte dose de feuilles de senna. Or, ne peut-on dire qu'il en est de l'endurcissement de l'âme comme de celui du corps ? Le Seigneur Dieu n'a-t-il pas envoyé ses apôtres, ses prophètes, ses anabi comme nous les appelons, pour guérir l'endurcissement ? Et niera-t-on que chacun des anabi ait produit certain effet ? Si l'effet, dans son ensemble, n'a pas été plus grand, n'est-ce pas que le Seigneur Dieu a administré une trop faible dose du remède ?

(Il s'arrête, un peu inquiet de son audace, et se tourne vers Dieu, avec humilité. Dieu, très occupé de son pied, se tait. Djiberin dit doucement) :

DJIBERIN. — Va, sage malaïka... Va !

TROISIEME MALAIKA *(prenant plus d'assurance)*. — Si chaque anabi a déjà produit un effet à lui tout seul, quel ne sera pas l'effet de quatre, de quarante, de quatre cents anabi !

(Il s'arrête. Approbations diverses) :

SECOND MALAIKA. — Il a raison...

PREMIER MALAIKA. — Comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt ?

(Seul Iblis ne semble pas d'accord. Il s'agite, veut parler)

IBLIS. — C'est entendu. Mais je voudrais faire observer au Seigneur Dieu...

ALLAH *(sortant de son mutisme, sévèrement)*. — Tais-toi, Iblis ! Tu sais bien que tu m'as déjà occa-

sionné des ennuis par ton zèle intempestif. Les hommes t'appellent le diable, et peut-être, ainsi que les autres malaïka, n'ont-ils pas tort de te redouter. Tu es une tête brûlée, voilà ce que tu es, avec tes points de vue insolites, ton insatiable curiosité, ton goût de l'agitation et de l'étrangeté, ta soif de situations romantiques et ta confiance en toi. Si j'ai dû t'interdire de porter la robe blanche et t'empêcher de te faire passer pour un vrai malaïka, tu sais bien que ce n'est pas sans raison...

IBLIS *(en rogne)*. — Bien, Seigneur. Tu es la sagesse. Mais un jour, peut-être...

ALLAH *(souriant)*. — Ne fais pas la mauvaise tête, Iblis. Et si un jour, ton tour vient de parler, crois bien que je ne manquerai pas de te laisser dire. Mais pour l'instant, ne t'étonne pas si je me méfie de ta manie du paradoxe...
(Au 3e malaïka)
Ne t'interromps pas, malaïka...

TRANSITION

Iblis, le Diable, piqué au vif par le manque de confiance du Seigneur Dieu, dont il était pourtant le meilleur malaïka, décide de s'en remettre à sa seule initiative pour rétablir l'ordre sur la terre des hommes, et ceci à l'insu de tout l'état-major d'Allah.

Il se présente à Choïkieh, en pélerin, à la veille du sacrifice humain projeté, cause finale de la colère du Seigneur Dieu. Il y rencontre Zoraïda, l'une des deux victimes désignées.

L'ayant choisie pour servir ses desseins, il lui promet la vie sauve pour elle et pour Zacharim, son fiancé et son futur compagnon de supplice, à condition qu'elle lui obéisse aveuglément. Grâce à elle et à sa véhémence, il réussit à provoquer une révolte du petit peuple du fleuve, qui compromet le bon ordre des cérémonies barbares et sacrilèges qui se préparent.

On l'arrête et on le traîne devant le melik (roi) qui l'interroge.

DEUXIEME FRAGMENT

Salle du Trône à Choïkieh

IBLIS - LE MELIK - TIMOUDIN - LE NASR ZORAIDA - FIGURATION :

IBLIS *(imperturbable, il poursuit)*. — Le peuple d'aujourd'hui est trop abstrait, vois-tu, trop sceptique... Il ne verra dans l'holocauste qu'une variété de repos hebdomadaire, qu'un jour férié de plus. Il ira aux bûchers comme au spectacle. Et dans douze lunes d'ici un premier anniversaire instituera une fête légale de plus...

LE MELIK. — Eh ! bien, ce n'est déjà pas si mal...

IBLIS. — Oublierais-tu, seigneur, qu'un geste sacré n'est efficace que si l'émotion originelle est intacte ? Les dieux sont d'abord une émotion. Tant que le vent de sable et le feu de brousse sont une émotion, ils sont dieux. Tant que la foudre du ciel est une émotion, elle est dieu. Du jour où l'homme, de sang-froid, la baptise étincelle, les dieux sont morts...

TIMOUDIN. — Mélik ! Fais taire l'impudent et le sacrilège !

LE MELIK *(à Timoudin)*. — Laisse ! *(à Iblis)* Va ! continue...

IBLIS *(bonhomme)*. — Seigneur, à vouloir trop prouver, on ne prouve rien du tout. Le sacrifice que tu prémédites promet d'être si horrible pour des consciences civilisées que son but même sera dépassé. Le public ne pourra croire un seul instant que le bourreau n'ait pas été un faux bourreau, que le sang répandu d'une façon trop théâtrale, n'ait pas été apporté en secret des abattoirs, et que les victimes n'aient été escamotées à temps dans la coulisse.

LE MELIK *(riant cruellement)*. — Mais... ne crains rien, pélerin ! ne crains rien ; tout est prévu pour que la foule ne perde rien des détails du supplice.
(Zoraïda, malgré son impassibilité, frisonne légèrement)

IBLIS *(s'esclaffant)*. — Ha ! Ha ! cette fois, c'est trop de réalisme... Un peu de mascarade et de tricherie ferait mieux l'affaire... Tu connais, je suppose, ce tour des illusionnistes forains. On introduit une telle jeune fille dans une caisse, en apparence hermétique. Deux aides apportent une scie et se mettent en mesure de couper fort proprement la caisse par son milieu, et censément la jeune fille... Mais le tour n'a de succès que parce que c'est la même jeune fille qui est sacrifiée tous les soirs. Parce que la jeune fille peut servir à plus de mille parades semblables. Parce que le peuple d'aujourd'hui n'a de foi que dans la supercherie et le trompe-œil... Parce que le peuple sait que la jeune fille coupée en morcaux déjeune, dîne, dort et fait l'amour dans l'intervalle des représentations...

TIMOUDIN *(pudique)*.— Seigneur ! Quelle indécence !

LE MELIK *(à Timoudin)*. — Paix ! Paix ! *(à Iblis)* Te rends-tu compte de l'intolérable impudence de ton langage ? Comparer la religion d'Etat aux fêtes foraines!

IBLIS *(souriant)*. — C'est une image, seigneur ! Il faut sacrifier, mais en effigie... Car ...sanguinaire, oui, nous le sommes... mais cardiaques !

LE MELIK. — Eh ! bien, je durcirai en mon peuple le muscle du courage. Je ferai le bien du peuple malgré lui.

IBLIS. — Seigneur, les despotes les plus haïs ont peut-être été ceux qui souhaitaient le plus sincèrement le bien du peuple. Il n'y a pas d'exemple qu'ils aient réussi...

LE MELIK. — Que peux-tu savoir, toi de la royauté ?

IBLIS *(éludant)*. — Je ne sais qu'une chose, c'est qu'un sacrifice célébré dans une atmosphère d'incrédulité ne peut être efficace...

LE MELIK *(perd peu à peu de sa morgue et se livre insensiblement à la dialectique d'Iblis)*. — J'interdirai par décret l'incrédulité...

IBLIS. — La tienne propre aussi ?

LE MELIK. — Hé quoi ! La mienne ?

IBLIS. — Sans doute, seigneur... Comment toi, élevé parmi les docteurs, instruit par des géomètres et des astronomes, comment pourrais-tu mettre ta foi dans une mascarade ?

TIMOUDIN *(hurlant)*. — Sacrilège !

LE MELIK *(se tournant, furieux vers Timoudin)*. — Assez prêtre ! Assez !
(Manifestement, il trouve du plaisir à prolonger le débat avec Iblis).

IBLIS *(poursuivant, impassible)*. — Comment toi, seigneur, diplômé des cinq universités, toi le puits de science, toi dont l'esprit ne digère que le tangible et le mesurable, accorderais-tu un atome de crédit à des formalités grossièrement renouvelées de l'antiquité barbare?

LE MELIK *(brusquement)*. — Bon ! Et... pourquoi tout ce plaidoyer ? Où veux-tu en venir ?

IBLIS *(simplement)*. — Je demande grâce de la vie pour les deux victimes...

LE MELIK *(redevenu cassant)*. — Ha ! Nous y voici ! Tu me semblais bien diplomate, aussi, pour un philosophe... Désires-tu que je te cède mon trône, par surcroît de complaisance ?

IBLIS. — Seigneur, je voudrais seulement t'éviter de répandre le sang en pure perte...

LE MELIK. — Allons, c'est une plaisanterie ! *(il ordonne)* Gardes ! Enchaînez-le... Et qu'on le garde à vue !
(Deux gaffirs entourent Iblis, et vont se saisir de lui. Il les écarte avec violence).

IBLIS *(tonitruant)*. — Prends garde, seigneur ! Prends garde ! Il est imprudent de s'insurger contre Iblis...

LE MELIK *(ricanant)*. — Ainsi tu persistes à te prétendre Iblis ?

LE NASR *(plein de sérieux, cependant que les autres font entendre quelques rires)*. — Fausse déclaration d'état-civil. Usurpation de titre divin. Dois-je le décréter d'accusation, seigneur ?

LE MELIK *(à Iblis)*. — Tu serais donc Iblis ?

Pour qui nous prends-tu ? Tu serais Iblis ? Et nul signe dans le ciel ne te précèderait ? Ni foudre, ni éclipse ?...

IBLIS. — Seigneur, des âmes simples m'auraient déjà reconnu. Quant à des esprits aussi enracinés que le tien dans le scepticisme, se contenteraient-ils d'un signe dans le ciel ? Mon signe et ma marque, il faudra bien que tu les reconnaisses dans le châtiment...

TIMOUDIN. — Tais-toi, imposteur !

LE MELIK *(souriant)*. — Tu parles beaucoup sans agir... Je croyais Iblis plus prompt à se manifester...

IBLIS. — Il te faut voir et tâter pour croire, mélik... C'est un défaut du commun...

LE MELIK *(dressé)*. — Prends bien garde !

IBLIS. — Non, mélik, je ne crains pas ta colère... Et c'est à toi de te méfier...

TIMOUDIN. — Tais-toi, vantard !

IBLIS *(à Timoudin)*. — Que sais-tu, toi, mauvais plaisant ? Que saurais-tu de moi, toi, dont les seuls talents sont dans la boisson et les stupéfiants...

LE NASR *(officiel)*. — Assez ! N'insulte pas ceux qui lisent dans l'écriture du ciel le destin de la nation. N'insulte pas nos savants...

IBLIS *(saisi d'une tonitruante rigolade)*. — Ha ! ha ! Tu appelles ça un savant ? Tu appelles ça un astronome ? *(à Timoudin)* Eh ! bien, savant, toi qui prétends lire dans les astres, voyons un peu ! Que sais-tu seulement d'Anilam, d'Alnitack et de Mintaka, de Regel et de Betelgeuse ? Que sais-tu de Megrez et de Benetnasch, de la constellation Aldebb al Akbar ?... Ha ! ha ! tu te tais ? Tu ne sais que répondre ? Que sais-tu toi, de la précession et de l'écliptique ? De l'équinoxe et de l'ascension droite ?

(Timoudin, furieux, se trémousse. Iblis se tord).

Ha ! ha ! voyez un peu ! Voyez le savant !...

Eric HUREL.

CHRONIQUES

SUR UN HOMMAGE A BERGSON

... si l'intuition adossée à la science est susceptible d'être prolongée, ce ne peut être que par l'intuition mystique.

BERGSON.

Le rôle que Bergson aura joué dans l'histoire de la pensée et de la civilisation occidentales ne pourra être clairement compris et défini que dans l'avenir. Aujourd'hui on ne s'attache guère — malgré les apparences— qu'aux détails. Demain, ce sera l'ensemble et la signification cachée de cette « réforme » qui s'épancuiront à la lumière de la connaissance retrouvée.

Nous nous expliquons : le coup de barre extraordinaire, donné par Bergson, au courant philosophique européen (en fait, à toute la pensée occidentale), et dont les conséquences incalculables ont été magistralement exposées par Péguy dans *La Note Conjointe*, revient à dire : Bergson, par la science et l'intuition, dont il s'est fait l'apologiste, a retrouvé, après un très long cheminement, œuvre de toute une vie, certaines vérités traditionnelles que l'humanité avaient oubliées ou perdues depuis de nombreux siècles. C'est ce que Péguy exprime quand il parle « des hommes qui réinventent, des êtres qui revivent, « des pensées qui reconçoivent à nouveau les plus vieilles idées. » (Note conjointe page 24).

En Occident, Bergson a été l'un des premiers philosophes à poursuivre sa recherche jusqu'à l'extrême limite de cette *ressouvenance* (1) et à montrer toute l'horreur d'un oubli qui, certes,

(1) Il est d'autant plus révélateur de constater qu'il n'aura pas seulement libéré la *métaphysique*, du fatras d'idées toutes faites et d'intellectualisme qui l'encombraient depuis des siècles mais libéré également la *physique* (ainsi que le montre M. André Rousseaux dans l'*Hommage à Bergson* dont nous voulons parler) ; c'est-à-dire les deux connaissances antiques et essentielles Ne pourront-elles pas se rejoindre un jour ?

a été indirectement une cause de grandeur et de fertilité pour l'intelligence humaine mais aussi, directement, l'origine de tous ses malheurs (d'ailleurs inéluctables : il suffirait de relire certains passages des *Deux Sources* pour s'en convaincre). Nous voyons l'aboutissement de cet errement dans l'état de confusion inextricable qu'offre l'humanité actuelle.

Bergson nous aide à « boucler la boucle », à retrouver ce qui était perdu. Il est venu non seulement pour construire une théorie valable de l'évolution et donner une explication nouvelle des données immédiates de la conscience, il est venu aussi pour nous aider à traverser sans désespérer le nouveau moyen-âge dans lequel nous nous enfouissons.

Ce rôle prophétique de l'auteur de *Matière et Mémoire* est nettement mis en lumière par M. Emmanuel Mounier lorsqu'il déclare dans son étude sur *Bergson et Péguy* : « ... il est à peine outré de dire que Péguy voit dans « Bergson le Saint Jean-Baptiste de la nouvelle Rédemption. »

L'importance de l'œuvre bergsonienne pour la pensée en général, et la philosophie catholique en particulier, vient d'être exposée avec sagacité et profondeur dans deux ouvrages (1) qui appelleraient bien des commentaires et ouvriraient la porte à des discussions nombreuses si la place ne nous était mesurée.

En quatre mois, MM. A. Béguin et Thévenaz sont parvenus à réunir une gerbe magnifique de témoignages et d'essais qui forment l'un des plus intéressants ensembles d'études qui aient paru jusqu'ici sur Bergson, et qui associe dans un même respect et une même vénération les noms d'un grand nombre de philosophes et écrivains contemporains de France et de Suisse.

Non moins intéressant l'essai du P. Sertillanges (*Henri Bergson et le Catholicisme*) qui, venant après les travaux de M. Rideau sur le même sujet, ouvre, lui aussi, la voie à de fructueuses recherches.

Mais revenons au premier recueil. Le lecteur permettra à l'hindouisant d'opérer quelques rapprochements entre la pensée philosophique traditionnelle de l'Inde et le bergsonisme. La comparaison n'est pas sans intérêt comme on le verra. De plus, nous ne pensons pas que cet aspect ait jamais été abordé. En tout cas il n'a pas encore fait l'objet de nombreux développements.

M. Marcel Raymond, dans un remarquable essai sur *Berg-*

---

(1) *Henri Bergson, essai et témoignages inédits recueillis par Albert Béguin et Pierre Thévenaz*, aux Editions de La Baconnière, Neuchatel, Suisse, et *Henri Bergson et le Catholicisme*, par le *P. Sertillanges*, Flammarion.

son et la Poésie écrit cette phrase qui requiert toute notre attention : ... « s'attachant à définir l'intuition, il (Bergson) l'a re-« gardée toujours davantage comme un *acte* de vision, le plus « difficile, celui qui demande la contention d'esprit la plus dure, « parce qu'il consiste à « invertir la direction habituelle du « travail de la pensée » (p. 295)

Ce qui revient à dire que Bergson a découvert ce que l'Inde affirme depuis toujours : on ne peut connaître l'esprit que par l'intuition et non par l'intelligence. Les systèmes indiens ne s'expriment peut-être pas dans les mêmes termes mais le sens de leur enseignement à ce propos est extrêmement clair.

Dès lors, quand Bergson définit l'intuition il est bien près de définir du même coup, le *yoga*, dans sa démarche psychologique : « invertir la direction habituelle du travail de la pen-« sée » (qui, ordinairement, va vers le dehors) : c'est exactement ce que Patanjâli exprimait au début de ses célèbres aphorismes, il y a quelque seize siècles.

Disons, en passant, que lorsque Bergson a commencé à être connu en Inde (où il est fort lu) les Hindous, tout de suite, le reconnurent comme l'un des leurs. En effet, s'il fait figure de novateur en Occident, en Orient on s'étonne qu'il ait fallu si longtemps à la philosophie européenne pour s'apercevoir que l'intuition jouait un rôle immense pour « rejoindre dans son fond « non seulement la réalité mouvante du vital » mais finalement la Divinité. Certains, dans l'Inde, considèrent même Bergson comme un *jnânin* et il est extrêmement rare de voir un philosophe occidental unir à un tel degré : humilité, désintéressement, vérité et concentration intérieure.

Toutefois, si les philosophes hindous adoptèrent Bergson d'emblée ils ne ménagèrent pas les critiques, lui reprochant de ne pas aller assez loin dans ses conclusions. Il est vrai qu'entre temps parut *Les Deux Sources* et depuis lors tout est rentré dans l'ordre : l'Hindouïsme est à peu près aussi satisfait que le catholicisme !

Un seul reproche subsiste cependant qui est trop important pour que nous le passions sous silence. Les Védantistes ne peuvent admettre son attitude héraclitéenne d'après laquelle la mobilité, le changement, constitueraient l'essence de l'ultime Réalité. Vue contraire au Védânta et qui rapproche tellement le bergsonisme de certaines écoles bouddhistes (en particulier celle du *Vijnânavâda*) qui font de l'Absolu un pur Devenir. Mais cela regarde avant tout l'*Evolution Créatrice* car *Les Deux Sources* sont, au fond, et pour une bonne part, une philosophie du *Yoga*, un système de plus à ajouter aux nombreux autres que l'Inde a

échafaudés sur cette « catégorie » inhérente à la race indo-aryenne, depuis deux millénaires.

L'Inde considère également que Bergson a fait pour l'Occident — par approximations successives et par des moyens d'investigation scientifiques — la découverte de la nature divine de notre être.

Il affirme, en effet, que nous n'avons pas seulement une âme sensible, un moi qui nous lie aux sens et à la nature (et qui constitue la *vie animale*, mais qu'il y a aussi en nous une *vie de l'esprit*, par laquelle l'homme tient de Dieu. Comment approcher cette seconde vie (ou cet autre « moi ») ?

La vie de l'esprit « ne peut se saisir (écrit M. Arnold Reymond : *Bergson et Maine de Biran*, p. 262) que par une intuition qui, d'une façon analogue à l'instinct, fait corps avec son objet et lui est immanent. » Ceci correspond exactement au premier objectif du *yoga* : la découverte du moi réel, laquelle nous permet (et ce n'est pas là l'une des grandes révélations des *Deux Sources*), par une discipline complémentaire, de nous unir à la Divinité (but ultime du *yoga*), et d'atteindre la délivrance.

Cependant, en Occidental, Bergson ne pouvait conclure de la même manière que l'Hindou (connut-il d'ailleurs exactement toute la pensée de l'Inde ? les maigres références que l'on trouve dans les *Deux Sources* permettent d'en douter) par la négation de la valeur propre de l'action, toujours considérée comme moyen et jamais comme fin.

Seule, la mystique chrétienne lui parut la plus parfaite et la plus proche de la vérité parce qu'elle glorifie l'activité du mystique dans le monde après sa réalisation. Mais n'est-ce pas ce que prônait déjà la *Bhagavad Gîtâ* quatre ou cinq siècles avant notre ère lorsqu'elle essaya de concilier connaissance, dévotion et action ?

« En réalité, dit Bergson (c'est Mme Raïssa Maritain qui nous rappelle ces paroles), il s'agit pour les grands mystiques de transformer radicalement « l'humanité en commençant de donner l'exemple. »

Tel est aussi l'enseignement de la *Gîtâ* !

« C'est par les œuvres que Janaka et les autres (sages) attei-
« gnirent à la perfection. Tu devrais faire aussi des œuvres dans
« le but de maintenir ensemble les peuples. »

« Quoique fasse le Meilleur (le Parfait), la sorte inférieure
« d'humanité la met en pratique; le modèle qu'il crée, l'huma-
« nité le suit. » (III, 20-21)

L'*Hommage à Bergson* de MM. Béguin et Thévenaz contient une série d'études sur la mystique qui figurent parmi les

plus pénétrantes de l'ouvrage. Malheureusement dans l'une de celles-ci se manifeste à nouveau l'irréductibilité de la position catholique vis-à-vis des mystiques étrangères au christianisme. Sans doute s'exprime-t-elle aujourd'hui avec plus de souplesse, est-elle plus nuancée que naguère — avant les recherches sur la psychologie de la vie religieuse auxquelles les Pères Carmes ont donné, en France, une si belle impulsion — il est toutefois regrettable de la voir s'affirmer avec autant d'intransigeance à une époque où la vie spirituelle est menacée de toutes parts.

Parmi de pertinentes remarques et des pages pleines d'intérêt, un manque d'informations précises (comment invoquer une autre excuse ?) fait écrire au P. Irénée Chevalier, O. P. : « Des exercices physiologiques ou psychologiques destinés à « procurer l'ivresse ou l'hypnose, plutôt même qu'une ébau- « che préparatoire, ne forment qu'un faux-semblant d'état mys- « tique. Il pouvait cependant s'y adjoindre, à la faveur d'une « suspension du jugement critique, un certain recueillement spi- « rituel. »

Rien n'est plus inexact, ni plus partial et, d'ailleurs, la plupart des Jésuites qui ont étudié le Védânta et la mystique hindoue (de même que MM. Maritain et Lacombe) sont beaucoup moins catégoriques dans leur appréciation. La place nous fait défaut, malheureusement, pour réfuter l'allégation du P. Chevalier, comme il le faudrait car elle risque de jeter le discrédit sur une civilisation qu'on vient à peine de « découvrir » et sur les plus extraordinaires efforts qu'un simple peuple ait jamais accompli pour atteindre l'Absolu.

Les essais sur l'influence que Bergson a exercée sur le langage et la poésie figurent, eux aussi parmi les plus intéressants de l'*Hommage*. Signalons principalement les études du P. Ganne, s. j. sur *Bergson et Claudel*, de Marcel Raymond sur *Bergson et la poésie récente* et de J. Paliard : *Notes sur la poésie bergsonienne*.

Dans l'essai de M. Etienne Borne, modestement intitulé *Notes de poétique bergsonienne*, nous trouvons ces frappantes remarques qui synthétisent parfaitement la dernière partie des *Deux Sources* : « Le génie de Henri Bergson a découvert que l'hu- « manité est inachevée. La nature n'est qu'une esquisse, l'hom- « me n'est qu'une ébauche de ce qu'ils seront un jour, ensemble « Toute créature, parce qu'elle a été créée, peut être re- créée ». (p. 144)

Il ne fait aucun doute pour Bergson que l'humanité atteindra un jour une étape nouvelle d'évolution que les mystiques préfigurent. C'est cette grande note d'espérance qui doit soutenir le courage des hommes durant les derniers et terribles soubressauts

de l'Age sombre. Un message identique nous vient de la vieille Asie. Dans sa retraite de Pondichéry, Shrî Aurobindo suivant le génie traditionnel de sa race, éminement « pratique » en matière spirituelle, s'efforce de façonner l'élite qui ébauchera ce monde futur.

Bergson n'a vraisemblablement pas connu l'œuvre, jusqu'ici d'un accès généralement difficile, de Shrî Aurobindo et cependant, que de points de contact, que de similitudes! et que n'aurait-on pu attendre d'une telle rencontre ?

Le recueil de MM. Béguin et Thévenaz appellerait des considérations sans fin; aussi avons-nous dû, à regret, nous limiter à ces maigres remarques. Cependant nous serions incomplet si nous ne signalions pas, en terminant, l'étude du Professeur Simon Frank intitulée : *L'intuition fondamentale de Bergson* qui décrit d'une manière très originale les deux formes fondamentales de l'intuition, c'est-à-dire l'intuition métaphysique ou pure contemplation, telle que la connaissaient les Grecs, et l'intuition vivante, religieuse, « qui se manifeste dans « la pureté du cœur et dans l'amour » — celle que Bergson a finalement choisie pour la placer au sommet de son œuvre.

***

Bien que plusieurs, parmi ses premiers ouvrages, aient été frappés d'interdit par l'Index, Bergson a rendu d'éminents services à la religion catholique — comme à toutes religions en général — et à son nom restera attaché pour toujours celui de Péguy qui fut le premier chrétien qui, en dépit de cette interdiction, lui rendit publiquement hommage. L'Eglise officielle mit beaucoup plus de temps à reconnaître l'importance capitale du message bergsonien et commença à le combattre avant de l'absoudre, car aujourd'hui elle tend, et tendra toujours plus, à se l'annexer et à l'utiliser.

Certains auteurs figurant dans l'*Hommage* dont nous venons de parler, et notamment Mme Raïssa Maritain (p. 133), vont même jusqu'à affirmer que Bergson se serait fait secrètement baptiser. Rien ne semble plus inexact si nous en jugeons par la lettre que M. Emmanuel Mounier a reçue tout récemment de la veuve du philosophe, lettre que nous tenons à reproduire ici car, tout en résolvant un important point d'histoire, elle montre une fois de plus l'exceptionnelle noblesse d'âme de Henri Bergson.

Voici cette lettre :

« Mon mari, dont le problème religieux retenait depuis long-
« temps l'attention, et qui depuis la publication des *Deux Sour-*
« *ces* en particulier (1932), considérait le catholicisme avec une
« sympathie croissante, n'avait pas voulu se convertir cependant,
« pour des raisons diverses que quelques-uns de ses amis fami-

« liers, avec lesquels il en discutait en toute franchise, avaient
« appréciées et approuvées. Surtout, il s'en est expliqué lui-
« même avec beaucoup de netteté, dans un passage de son tes-
« tament en date du 8 février 1937 que je crois devoir vous
« communiquer :

« *Mes réflexions m'ont amené de plus en plus près du catho-*
« *licisme où je vois l'achèvement complet du judaïsme. Je me*
« *serais converti si je n'avais vu se préparer depuis des années la*
« *formidable vague d'antisémitisme qui va déferler sur le monde.*
« *J'ai voulu rester parmi ceux qui seront demain des persécutés.*
« *Mais j'espère qu'un prêtre catholique voudra bien, si le cardi-*
« *nal archevêque de Paris l'y autorise, venir dire des prières à*
« *mes obsèques. Au cas où cette autorisation ne serait pas ac-*
« *cordée, il faudrait s'adresser à un rabbin, mais sans lui cacher*
« *et sans cacher à personne mon adhésion morale au catholicisme*
« *ainsi que le désir exprimé par moi d'abord d'avoir les prières*
« *d'un prêtre catholique.* »

« La volonté d'Henri Bergson, qui était très nettement ar-
« rêtée, ne saurait donc donner lieu à aucune divergence d'in-
« terprétation. Tout en déclarant son « adhésion morale » au
« catholicisme, mon mari avait résolu en même temps de ne
« point franchir le pas décisif du baptême. Ce serait mal recon-
« naître la loyauté totale dont il a toujours fait preuve lui-même
« dans sa recherche de ce qu'il estimait être la vérité, que de lui
« attribuer des actes qu'il n'avait point voulu accomplir de son
« vivant, et d'infléchir sa pensée maintenant qu'il n'est plus là
« pour la redresser et la défendre lui-même, dans un sens qui,
« quel que soit le mobile qui puisse être invoqué, ne laisse pas
« de la dénaturer singulièrement. »

Si Bergson ne fut pas un catholique pratiquant, il n'en reste pas moins que sa pensée, dans les quinze dernières années de sa vie, fut fortement teintée de religiosité chrétienne et il figure parmi les rares philosophes étrangers au christianisme qui accueillirent la mystique catholique pour la placer au centre de leur système. Dès lors, l'Eglise Catholique (mais peut-être aussi d'autres églises ?) peut considérer avec fierté ce fils qui, par la voie scientifique, atteignit le sommet de la plus haute spiritualité.

Nul mieux que le Père Sertillanges n'était qualifié pour fixer la doctrine bergsonienne en regard du catholicisme. En 150 pages, dans cette forme claire et ce style concis qui lui sont coutumiers, le savant Dominicain brosse le tableau de l'œuvre de Bergson en épinglant tout ce que la philosophie et la théologie catholiques acceptent ou rejettent. Le bilan est encourageant

car il n'y a guère que la théodicée qui appelle les plus sévères critiques.

Lorsque le P. Sertillanges aborde le chapitre où Bergson, dans les *Deux Sources*, étudie les mystiques étrangères au christianisme, nous le voyons comme le P. Chevalier dénier à celles-ci toute authenticité. « Dans l'Inde, dit-il, la mysticité et la « métaphysique interfèrent, se paralysent l'une l'autre... Dans « ce qu'il a de meilleur, le mysticisme hindou s'arrête à mi-« chemin. Détaché de la vie humaine, il n'atteint pas à la vie « divine (*sic*). Ce n'est donc pas un mysticisme complet. Sus-« pendu entre deux activités, il rejette la première et ignore la « seconde, égaré dans le vertige du néant. »

Le P. Sertillanges n'accorde même pas à la mystique indienne le privilège de constituer une mystique *naturelle* (contrairement à M. Jacques Maritain qui montre toute la grandeur de la mystique indienne dans une remarquable étude parue dans les *Etudes Carmélitaines* en Octobre 1939) vis-à-vis de la mystique *surnaturelle*, apanage du catholicisme.

Jamais l'église n'a pu admettre qu'il existât d'autres moyens d'approche du Divin hormis la mystique qui « est action, diffusion chaleureuse et conquête ». L'hindouisme, au contraire, qui a fait l'expérience de tous les moyens pour parvenir à la vie divine affirme qu'il existe trois grandes voies (*marga*) toutes aussi efficaces : la *connaissance* (contemplation et réalisation métaphysique ou gnose, comme dit M. Olivier Lacombe), l'*amour* (dévotion mystique proprement dite) et le *travail* (les œuvres unies à la dévotion.)

D'autre part, s'il existe un peuple où des hommes en grand nombre vécurent de la vie divine c'est bien le peuple indien. Les témoignages abondent et il n'est pas nécessaire de savoir le sanskrit pour le constater !

Les chapitres de son ouvrage où le P. Sertillanges traite des *Remarques finales* des *Deux Sources*, c'est-à-dire de l'avenir de l'humanité et de l'organisation de la société, sont à signaler. Epousant les idées de Bergson, l'auteur considère que « les allées et venues de l'histoire, regardées de très haut, ne sont que les phases d'un vaste progrès » mais qui, pour s'accomplir doit reculer pour prendre un élan nouveau : « la civilisation peut être ramenée à son point de départ et se trouver obligée de tout recommencer. »

N'est-ce pas ce qui se déroule aujourd'hui devant nos yeux, épouvantés de vivre une si cruelle et si importante étape de la vie du monde ?

Toutefois, Bergson ne désespéra point et, de même que le grand asiatique, Shrî Aurobindo, duquel nous l'avons rappro-

ché, il aurait pu dire comme celui-ci : « Aujourd'hui voici que « l'humanité, rassasiée mais non satisfaite des analyses victo- « rieuses de l'apparence, se prépare à retourner à ses aspirations « primitives. Les premières formules de la Sagesse promettent « d'être les dernières : Dieu, Lumière, Béatitude, Liberté, « Immortalité. »

Jacques MASUI.

CONDITION DE L'ARTISTE

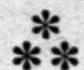
L'esthétique est le sentiment privilégié de la mort, un ensemble de raisons non écrites pour renier l'homme d'un temps en faveur de l'homme à créer demain — pressenti par l'artiste — comme transcendant à la fois et immanent à l'histoire.

L'esthétique est la première force de l'histoire. C'est la proue de l'histoire. Depuis le jeune lieutenant qui se forge un type à la fois nouveau et sûr, à mi-chemin entre le gentleman, l'honnête homme, l'homme d'action, le sportif, le jeune premier de cinéma, et le mystique européen de demain, jusqu'au philosophe qui dérange plus ou moins savamment les plus célèbres séquences abstraites pour leur faire rendre, toujours au nom de la vérité, un son nouveau, tous participent de l'Esthétique, la Grande et la Seule. Ce n'est pas le mot que je dilate ainsi pour qu'il recouvre l'homme de la tête aux pieds : c'est Elle qui revendique la totalité de son domaine. Car il faut généraliser la méthode — point nouvelle mais ignorée — qui consiste à ne jamais définir les notions que prises dans leur totalité c'est-à-dire débordant de toutes parts leur prison officielle.

Considérez que tous travaillent à forger le goût de demain, la norme bientôt incontestée: j'entends tous ceux qui pétrissent leur propre statue avec quelque application, quelque inquiétude, quelque audace. Tous n'en sont pas conscients au même degré: les uns font le public, les autres l'œuvre. Mais tous travaillent, se travaillent, et sont travaillés. Leur communauté sans nom, sans visage, leur destin à tous, et leur raison de vivre, c'est l'Esthétique. Mais laissons ça...

Il y a aussi les fronts pleins de lumière, les consciences, les fronts têtus, les pétrisseurs de première ligne, ceux qui frayent avec le vide. Et qui concentrent au sommet le plus dangereux du précipice, où se penchent leurs yeux clos par la foi, tous les possibles fécondés, tous les germes, tous les hasards d'où l'explosion libératrice fera sortir l'Homme sans père, le prodigue, l'avorton sans baptême, le scandale bien-aimé. Ce sont les Artistes. Eux-mêmes scandale et gloire d'une époque.

Pour ceux-là, qu'est-ce que l'Esthétique ? C'est le sentiment absurde et privilégié qu'il faut enfin mourir à un ensemble de raisons non écrites, et d'autant plus invincibles, de renoncer, renier, dépouiller l'homme jusqu'à l'exacte extrémité requise pour le miracle nécessaire et gratuit du « Lève-toi ». L'esthétique, c'est une spéculation sur la promesse du dieu, un pari sur la grâce. Un pari qu'on ne gagne qu'avec son dernier sou. Mais il fallait persévérer jusque là. L'esthétique, c'est le courage nu de la pauvreté. Si rigoureuse est la règle de l'Ordre, que nul n'en prononce les derniers voeux qu'après avoir été admis.



Trop volontiers, dans notre histoire, ouvrant de ces terribles parenthèses qui laissent en suspens tous les problèmes, nous nous laissons divertir de l'unique nécessaire. Mais l'esprit ne fait pas de pauses, ni le vieux démon de la pesanteur.

Le film passe, à toute vitesse : mesures provisoires, faits controuvés, événements... secondaires, victoires ou défaites aux proportions élastiques, théories en veilleuse. Et tandis que les chefs prennent leur responsabilité, les sujets placides, amusés, parfois inquiets finissent toujours par se sentir dangereusement légers. Mais si les chefs pouvaient tout dire, ils avoueraient que le salut n'a qu'un visage et qui se laisse difficilement saisir. Le provisoire qui sauve est destiné à durer autant que le danger ou que la peur quand il ne leur survit pas. C'est pourquoi les chefs nous répètent que la révolution est commencée. Ils le répètent parce qu'on s'obstine à ne pas les croire : nous appelons définitif ce qui n'arrive jamais. Provisoire, selon les cas, ce que nous voudrions voir finir ou durer. Nous avons fait de l'inertie notre partage et nous en jouons gratuitement, croyons-nous. Mais ce que les chefs ont pris, ils ne nous l'ont pas enlevé : c'est nous qui aurions voulu nous en défaire. Et nous restons comptables de nous-mêmes. C'est une responsabilité que l'Etat ne prend pas, même quand il le voudrait. Rendre aux hommes le sens de cette responsabilité en période révolutionnaire est l'une des tâches les moins recherchées, les plus urgentes.

Il y a un moralisme révolutionnaire comme un ordre moral de la restauration : il est souvent fort difficile de les distinguer parce que toute révolution porte en soi le germe et comme la tentation extrêmement proche d'une réaction, et ceci est particulièrement vrai des révolutions où aucun sang versé ne coupe la retraite à ceux qu'abandonne le premier élan libérateur.

C'est vrai de notre Révolution Nationale, faite par l'Etat, après une guerre dont les morts restent tragiquement en dehors de la question.

Et je pense qu'ici toute analyse est superflue ! Il faut cependant noter l'étrange marasme où croupissent déjà quelques journaux et revues, passée l'heure des mises en accusation, des ruptures retentissantes, et autres attitudes révolutionnaires faciles. Les moins déformés sont encore ceux qui n'ont rien appris, rien oublié : mais l'ange de la révolution les visitera aussi et dispersera dans la panique leurs paisibles agapes. Ils feraient mieux de se préparer à le recevoir. Quant aux autres, étourdis par la brutalité du choc idéologique, et comme égarés devant eux-mêmes, appauvris par surcroit de tout ce qu'ils viennent de rejeter, ils n'ont souvent d'autre issue que vers un plus lointain passé et cherchent déjà à exhumer d'augustes traditions, oubliant que si par aventure la révolution les ressuscite, ce qui n'est pas rare, ce n'est guère par cette sorte d'injonction familière et miraculeuse qui ne réussit bien qu'aux Dieux.

Et je pense surtout à l'Art, l'un des domaines où l'Etat n'a pas encore imposé ses vues, ce qui serait d'ailleurs une plus mortelle maladresse. Et ceci prouve simplement qu'en nous la révolution n'a pas encore commencé : puisque là où l'Etat ne le fait pas, nous nous révélons incapables même de l'amorcer, nous qui sommes parfois les premiers à sourire devant les initiatives du pouvoir. Répétons-le, le révolutionnaire est un pionnier : il doit commencer tout de suite, et seul, à son poste, à inventer, sans quoi même les mesures gouvernementales ne sauraient même si elles le voulaient, avoir d'autre forme que la contrainte; de là à retomber dans les raideurs d'une dictature de pure réaction, il n'y a qu'un pas. Car peut-être dans les institutions elles-mêmes, est-ce encore le ferment des vies personnelles qu'elles vont encadrer qui est l'élément le plus authentiquement révolutionnaire, c'est-à-dire le plus irréversible.

Certes je ne méconnais pas les mérites de la simple obéissance — quand l'Etat assume la charge, l'action de présence au réel doit se confondre plus d'une fois avec l'acceptation très loyale des mots d'ordre venus d'en haut. Mais jamais, il me semble, elle ne devrait être une invitation à les attendre bêtement là où ils manquent, là où peut-être ils ne peuvent pas intervenir, quel que soit en effet l'ordre nouveau, il ne saurait combler providentiellement à mesure qu'elles se font sentir, toutes les lacunes, ni empêcher qu'elles ne naissent d'une tension permanente et saine entre les exigences de la personne et les déterminations formelles du droit nouveau. Il existera donc toujours une marge d'indétermination, et comme un dernier re-

tranchement où la personne devra conduire son action révolutionnaire, dans une liberté plus grande et plus dangereuse, dans une sorte de rupture permanente avec l'ordre établi, complètement indispensable à l'action de présence que l'état et la réalité requièrent d'ailleurs à bon droit, et sont en mesure d'exiger. Je dirai même qu'à la limite il ne peut y avoir de loyale réponse à l'appel lancé par le pouvoir, pas de présence effective sans cette générosité du don qui nous porte aussi et indistinctement vers la conscience d'une rupture effective, d'une lacune.

Ceci nous conduit à distinguer dans le domaine de l'esprit agir, qui est bien un, puisqu'il se déploie tout entier dans le temps deux courants qui ne composent leurs forces qu'en s'opposant. L'un qui suit le cours du temps selon la force naturelle des choses et le déterminisme de leur enchaînement, l'autre qui, contrainte d'emprunter la même route, s'évertue à y introduire des perturbations empruntant leurs chances à une sorte de réserve d'énergie qu'on peut placer pour faciliter le langage dans l'éternité d'où elle s'écoule par une sorte de surabondance gratuite et splendide.

Mais, pour compliquer encore une situation déjà si tendue, le courant des choses vient en quelque sorte s'offrir aux effluves antagonistes de la liberté, et, justement parce qu'il s'inscrit dans le temps qui est toujours détendu et inachevé, il s'expose par force à toute espèce d'insertions étrangères, comme à des épreuves imposées par la loi de son ordre. Et ces antagonismes comme les chevaliers de nos contes, il doit les vaincre et par conséquent les rencontrer pour que sa vertu propre ait matière à se manifester. En somme ce déterminisme de l'agir qui vient des choses et de leur pesanteur intrinsèque se trouverait comme tari, comme vidé de sa substance s'il n'avait à qui s'opposer. C'est ce que chacun reconnaît quand il admet qu'un impérialisme quelconque, par exemple, sombrerait dans l'anémie et la consomption, s'il n'avait toujours de nouvelles barrières à briser, de nouveaux espaces à investir. Et le mal qui le ronge presque toujours est de ne pouvoir ni s'étendre indéfiniment et de le savoir, ni de se proposer dans les limites de son domaine propre des obstacles qui lui donneraient enfin l'occasion de renverser la vapeur et de se dépasser vers le dedans par une sorte d'explosion invertie. De même, l'impérialisme passionnel laisserait à nu l'immense désert d'ennui qu'il recouvre, s'il devait perdre les moyens de s'étendre à de nouveaux objets. Et la mélodie privée des surprises successives de la note, imprévisible adversaire et allié, laisserait le temps vide et morne et nous plongerait brutalement dans un silence incommensurable et absurde, qu'aucun geste ne saurait plus conjurer.

Mais suivons un peu plus loin cette dernière analogie. Il existe en musique des séquences entraînantes, facilement indécomposables, qui suent de toutes parts la logique maîtresse de leur agencement : le musicien s'efface devant des nécessités supérieures mais extérieures, d'un caractère souvent très technique. A la limite, cette musique-là dévore le musicien, à la façon d'une mathématique inexorable. Il en existe d'autres moins évidentes, moins despotiques et qui nous laissent respirer. Elles attendent du musicien passionnément je ne sais quelle collaboration secrète et pourtant précise. Elles jouent amoureusement du silence, n'ont point de hâte propre ; leur extase a besoin de notre joie, leur fragile existence est suspendue à la vocation du musicien. Et cependant leur appel est tout aussi fatal, tout aussi « nécessaire » que l'injonction des premières : seulement cette nécessité ne se laisse déjà plus connaître aussi aisément, elle ne nous est plus supérieure, mais fraternelle et la technique par où elle s'exprime encore lui devient comme étrangère. A la limite, c'est le musicien cette fois qui risque d'absorber la musique dans le néant sans chiffre de son propre cœur.

Autrement dit : pendant la guerre d'Espagne, les anarchistes ont dû s'aligner sur des méthodes que leur imposait l'organisation ennemie. Ils sont morts. Ils ont passé à la limite. La participation qu'ils jouaient les a dévorés. Mais les surréalistes sont morts aussi parce qu'ils ont voulu totale la déchirure entre le poème et les déterminismes du monde objectif. Eux aussi sont passés à la limite : ils ont dévoré leur propre musique.

Il y a donc bien au niveau de l'agir, deux moments très distincts que peuvent cristalliser des situations impures certes en elles-mêmes, mais dont la simplification croissante et, à la fin, vertigineuse, précipite le dénouement dans un sens ou dans l'autre. Peut-être n'est-il pas indifférent aux personnalistes de connaître et d'investir les situations où les chances de la personne sont plus grandes, sans pour cela fuir lâchement les autres ? Peut-être admettra-t-on que le sort de l'esprit se joue autant que sur les champs de bataille, dans ces retranchements de l'existence où l'action moins vorace laisse quelques chances à sa victime, quelque répit : je veux parler de l'art et de la vie privée, de la prière et de la méditation, du jeu, de l'amour, de l'amitié, bref de la désinvolte impunité de l'Esprit parmi les liens du monde et si noués qu'ils soient.

Il faut donc investir de toutes nos forces ce vaste terrain vague où plus de liberté, plus de choix semblent pouvoir être intégrés. C'est à quoi nous voudrions ici nous appliquer.

D. Luccioni.

PROCES DE LA CONSCIENCE

Hier encore nous abusions de l'analyse. Plus ou moins ouvertement, nous admettions que l'invention en art — et peut-être aussi dans les sciences — ne surgit que d'un recoin du « subconscient » soudain produit sans voiles à la lumière. C'était bien là notre « préjugé », notre attitude préjudicielle devant l'effort. L'analyse était une méthode universelle, une clef dont chacun pouvait apprendre à se servir. Introspective ou non elle était le partage des intelligences méthodiques, et pour peu qu'il eût l'audace de l'appliquer à tout objet tombé en sa puissance, le jeune artiste pouvait espérer que son « message » ne serait pas tout à fait méprisé, puisqu'il était nouveau, puisqu'il était irremplaçable, puisqu'enfin il était sincère. Et voilà le mot lâché, voilà le critère de l'œuvre grande. Combien croyaient, naguère, que pour être un grand artiste, il faut avoir quelque chose à dire ? Chacun n'est-il pas à lui tout seul un monde, en droit aussi « authentique » que tout autre, pourvu qu'il soit livré au public avec une parfaite sincérité d'esprit? (Car la sincérité du cœur avait fait son temps)...

Mais les préjugés doivent leur force à ce qu'ils n'ont pas besoin d'être formulés pour être admis. Beaucoup de bons esprits ne pensaient pas ainsi, mais ils respiraient cet air là parce qu'on n'est jamais totalement absent de son époque. Cette part que tous ont prise, grande ou petite à l'idéalisme esthétique qui sévissait, les meilleurs auront sans doute la force et l'humilité de la reconnaître. Cette confession, cette conversion difficile, prouvera qu'ils sont jeunes, de cette jeunesse qui n'est ni l'inexpérience, ni l'outrecuidance, ni la méconnaissance des maîtres, ni même l'enthousiasme éphémère et stérile des commencements.

Et maintenant, disons-le bien haut, partout où le mystère de la création n'est pas en jeu, vive l'orgueilleuse méthode et vive l'analyse intransigeante. Que la conscience ne renonce pas à ses prérogatives à l'heure où l'on croit volontiers qu'il suffit de ne pas trop penser pour être à la page. A cet égard nous n'avons rien à renier du legs de nos maîtres immédiats. Ne laissons pas croire aux plus jeunes que nous avons honte de notre passé : ce serait leur rendre un bien mauvais service. Car voici l'heure des persécutions où la conscience n'ose plus paraître. Et les jeunes se feront bientôt une gloire d'en manquer. Ils l'auront bientôt remplacée par une étroite conscience morale, une prétendue honnêteté professionnelle, qui, lorsqu'il s'agit de l'esprit, devrait se confondre avec la simple lucidité, avec l'analyse aux prérogatives illimitées.

Rien ne saurait être plus suspect que la hâte, la désinvolture, et pour tout dire l'inconscience des jeunes iconoclastes de nos journaux à prétention intellectuelle. Je ne vois pas bien le profit qu'il y aurait, pour leur jeune pensée, à rejeter en bloc, avant que de les avoir traversées, les expériences de leurs aînés. Mais je vois bien quelles facilités ils se donnent ainsi, écartant de leur route des juges qui, dans leur sévérité, ne se sont pas toujours épargnés eux-mêmes. Si, loin d'en ressentir le besoin, notre conscience révolutionnaire redoute cette confrontation, je ne donne pas cher de sa puissance autocritique, et de son avenir. Et où donc ira-t-elle chercher ses maîtres cette génération soudain promue à la maturité, si dans son impatience à parcourir sans préparation les mornes déserts de son horizon immédiat, elle renie ceux dont la voix familière les touche encore, tandis qu'un léger recul les pare déjà de cette révérence qui refroidit les passions, rend aux reliefs leurs justes proportions, estompe les saillies inutiles et les valeurs surfaites, permet enfin aux esprits libres de s'enrichir sans se compromettre, de connaître ce qui ne peut tout à fait ni s'apprendre, ni s'inventer. Privilège unique : l'expérience de ceux qu'on a aimés, qu'on aime encore, seule est communicable gratuitement. Elle distille pour nous le miel d'une sagesse qui n'est pas toute extérieure à notre « durée », nous qui sommes nés avec elle. Elle nous laisse un héritage dont le sacrifice ressemble plus à un suicide qu'à une libération. Heureusement il y a beaucoup de pose dans tout cela, en même temps qu'un peu d'hypocrisie : car ils sont là à portée de ta main, sur le rayon du studio, les livres que tu veux brûler. Ce sont eux encore qu'on retrouvera dans ta malle d'étudiant. Et j'ai bien peur qu'on ne les remplace pas de sitôt.

Mais laissons s'agiter les jeunes, et pensons à ceux qui sont en âge de produire et qui n'ont ni le temps ni le goût de s'attarder à de trop retentissantes ruptures.

D. LUCCIONI.

UNE ANTHOLOGIE DE LA POESIE FRANÇAISE (1)

Ce livre est venu à son heure. Paru quelques mois après l'armistice, ce choix abondant et équitable qui, en six cent cinquante pages, de la Chanson de Roland à Odilon Jean Périer, se soucie de n'omettre aucune inflexion, aucun aspect

(1) Stock, édit.

de la poésie française, se proposait naturellement à nous comme le compagnon des mauvais jours. Il a remplacé pour beaucoup les bibliothèques détruites ou abandonnées. Et, à l'heure la plus nécessaire, il nous rappelait, en nous mettant sous les yeux la continuité et l'éclat de notre poésie, c'est-à-dire de notre génie spirituel dans son exercice le plus libre et le plus haut, qu'il ne saurait y avoir de défaite irrémédiable et même de défaite réelle pour un peuple que désigne un privilège aussi éclatant. Il nous avertissait enfin que les années dont on voulait nous faire honte n'étaient pas les moins fécondes, dans cette constante fertilité.

Mais la valeur de ce livre excède son opportunité. Venant après l' « Introduction à la poésie française » que nous devons à M. Thierry Maulnier, si brillante, mais si irritante et si partiale, l'anthologie de Marcel Arland frappait par ses qualités d'équité, d'objectivité et de prudence. Moins soucieuse de révéler que de rappeler des gloires incontestables, préoccupée moins de préférer ou d'exclure que d'assembler et de ne rien omettre, s'efforçant non pas de délimiter dans la diversité du passé poétique la tradition d'un certaine actualité, mais de reconstituer ce passé même selon sa vérité, cette anthologie, très utilement, réaffirmait que la poésie ne peut s'emprisonner dans aucune formule trop particulière, que le poétique est ce que nous jugeons être tel après enquête, et par l'effet qu'il produit sur nous, et non point ce que nous décidons qu'il doit être à priori; que le passé enfin est malgré tout autre chose que ce que veut en faire le présent, qu'il y a une vérité du passé qui ne se laisse pas soumettre à l'ordre que notre volonté de création tente de lui imposer. C'est naturellement le point de vue du passé, le point de vue de l'histoire qu'une anthologie doit adopter. Et c'est légitimement que Marcel Arland s'efforce de le retenir dans sa diversité et son incohérence, dans cela même qui l'éloigne le plus du présent.

Remercions Arland d'avoir tenté ce livre sans préjugés, ce livre de bonne foi et de haute conscience où nous le voyons tendre vers une objectivité sans doute inaccessible, mais dont on peut au moins s'approcher, où nous devinons son effort pour se retirer, pour s'effacer le plus possible, pour s'éloigner des routines et des traditions, mais plus encore de la mode, des préjugés d'école, des partialités et des injustices qui s'attachent à toutes les innovations. Il s'affirme soucieux de comprendre les enrichissements du présent, mais tout autant d'empêcher cette adhésion de se retourner contre le passé et d'en intercepter la lumière, — attentif à la gloire nouvelle de certains noms, mais inquiet plus encore de dégager de l'ombre qui les gagne des

œuvres qui, jadis, réfléchissaient une égale lumière. Nous sentons qu'il redoute plus que tout la perspective pourtant la plus naturelle à la vie, qui soumet la réalité du passé aux volontés du présent; qu'il ne se défie pas moins des systèmes et des formules de l'esthéticien que des passions du jour. Dans cette matière soumise au temps, il cherche une position intemporelle; dans ce domaine de la passion, l'équilibre et le détachement d'un jugement essentiellement intellectuel.

Aussi bien ne voyons-nous pas Marcel Arland s'associer au jugement récemment porté par Thierry Maulnier sur le romantisme français et ne retenir qu'un seul vers de la Légende des Siècles. Remercions-le de redresser ces injustices, de protester contre l'oubli qui offusque de plus en plus la figure d'un Lamartine, de saluer dans la Maison du Berger l'un des sommets de notre poésie, d'écrire qu'Hugo est le plus éclatant de nos poètes, de faire leur place, qui est grande, à un Verlaine, à un Jammes, dont Thierry Maulnier allait jusqu'à proscrire les noms.

Mais ces heureuses qualités exigeaient, comme contre-poids, des vertus que l'on chercherait en vain dans cette scrupuleuse et savante anthologie. Il est vrai que le destin de toute anthologie est d'éveiller bien moins notre reconnaissance que nos reproches. Nous en percevons plus aisément les lacunes et les erreurs de perspective que les révélations. C'est qu'une anthologie est de tous les livres le seul qu'un lecteur cultivé se sente lui-même capable d'écrire. Chacun la mesure à l'anthologie idéale qu'il attend et dont il porte la matière en lui-même, toute composée déjà dans les signets qui gonflent ses livres et l'ordonnance de ses rayons. Je crois pourtant que les reproches que je ferai à Arland sont d'un ordre moins général et d'une nature moins inéluctable. Ce choix, qui, pour l'instant, est, à tout prendre, notre meilleure anthologie, je ne pense pas qu'il donne une idée suffisante de la poésie française encore moins de la poésie en elle-même, et non plus de chaque poète. Il a manqué à Arland de savoir équilibrer la prudence et l'équité par la hardiesse et la lucidité nécessaires. Sa prudence prévient son jugement bien plus qu'elle ne le dirige; son équité est moins une véritable rectitude d'appréciation qu'un simple parti-pris. Par crainte de céder aux préjugés de la tradition ou à ceux de la nouveauté, Arland s'abstient de marquer les distances entre les divers moments de notre poésie; il ne se demande pas si, en toute vérité, la poésie n'aurait pas habité de préférence certaines époques déterminées. Nous le voyons, par peur de l'injustice et du parti-pris, postuler une égalité de valeur poétique qui le conduit à partager selon les lois de l'arithmétique des pages

qu'il eût fallu distribuer selon les exigences de la hiérarchie. La vraie justice implique proportion, non égalité. Si bien que le choix d'Arland aboutit à l'injustice, puisqu'il sacrifie au passé un présent infiniment plus riche. Chaque siècle est représenté par une vingtaine de noms; le XVI[e] occupe plus de cent cinquante pages, le XVII[e] plus de cent, alors que l'extraordinaire floraison poétique resserrée dans le temps entre 1820 et 1940, entre Lamartine et Eluard, n'a pas plus de deux cent pages pour s'épanouir. Et pourtant, en toute justice, ces cent vingt dernières années équilibrent ce passé qui comprend Scève et d'Aubigné, Ronsard, Racine, Chénier. Mais les distances entre les auteurs eux-mêmes ne sont pas non plus assez fortement marquées. Pourtant l'égalité n'existe ni entre les époques, ni entre les créateurs. Cette anthologie eût dû s'ordonner, il me semble, en fonction de la double évidence du progrès poétique qui livre, presque d'un coup en un siècle l'essentiel de ses richesses, et de l'inégalité des créations individuelles; le génie et la médiocrité sont des faits, comme la décadence et l'apogée. Je ne vois pas, je l'avoue, quel est l'idéal d'objectivité, quel est le critère du jugement qui peut justifier qu'une place égale soit réservée à l'incontestable génie d'un Lamartine et à la parfaite médiocrité d'un Musset, à la poésie d'un Eluard et à la versification d'un Boileau, à Chénier et à Hugo, à Saint-Amant et à Baudelaire, à Maynard et à Mallarmé, à Desportes et à Rimbaud. Sans doute, Arland peut répondre que l'égalité dont il s'agit n'est que matérielle : mais de quel autre moyen disposons-nous pour marquer les différences de qualité ?

A chaque instant on s'interroge, devant tel médiocre versificateur, sur la légitimité de la place qu'il occupe, et qu'il ravit aux plus grands. Et pour le XIX[e] siècle lui-même, dont la matière était pourtant assez riche, était-il bien utile de consacrer sept pages à Sainte-Beuve, deux à Barbier, quatre à Gautier, deux à Hérédia, trois à Toulet, à Régnier, à Maurras et à Mme de Noailles, alors que Valéry n'occupe que cinq pages, et sept pages Mallarmé ?

Ce souci de partager entre toutes les époques et entre tous les poètes le mérite et la gloire de la création poétique, ce n'est pas à une perspective équitable qu'elle aboutit : mais à une véritable confusion des valeurs et des plans, à un périlleux obscurcissement du jugement et de la sensibilité. La versification risque de se confondre avec la poésie, l'académisme avec la création, la médiocrité avec le génie. Tel est le plus grave défaut de cette anthologie qu'elle perd, à force de conscience et de scrupule, le net sentiment des hiérarchies. A cette égalité sans relief on eût certes préféré quelque excès, quelque brutalité

dans la prédilection, un net refus de niveler, une volonté d'accuser les distances, qui n'avait pas à craindre d'abaisser et d'exclure afin de mieux marquer les sommets. Un éclairage moins égal eût été aussi plus exact. Car il est des préférences objectives.

Je ne veux pas dire que la poésie soit née avec le Romantisme. Mais je ne la découvre que bien rarement, je l'avoue, dans cette centaine de pages qu'Arland consacre à la poésie du Moyen-Age. Certes, la poésie est dans Villon. Mais ce que visent les Chansons de Geste, ou le Roman de la Rose, n'est-il pas d'un ordre tout différent ? Nous n'avons plus le droit d'associer la poésie au drame, à l'épopée, à la galanterie depuis que nous l'avons découverte dans d'autres expériences. Il suffit de distinguer littérature et poésie pour comprendre que la place légitimement occupée par de telles œuvres dans la littérature ne leur donne aucun droit sur la poésie. De plus, nous rencontrons ici l'obstacle de la langue; la poésie est un cristal si fragile que l'ombre la plus légère peut en éteindre l'éclat. Comment ne pas voir que ces œuvres ont subi, inexorablement, les atteintes de la durée ? Aucun souci de justice à l'égard du passé n'autorise à situer sur le même plan ce qui s'est éloigné de nous et ce qui ne cesse pas de nourrir notre vie.

Le XVIe siècle, lui, tient dans la poésie française une haute place et c'est le mérite d'Arland, avec celui de Thierry Maulnier, de la lui donner. Et que ce siècle ne soit pas seulement celui de Ronsard et de du Bellay, mais de Scève, mais de d'Aubigné, nous commençons à le savoir. Pourtant, si grands que soient un Ronsard et un du Bellay, la gangue mythologique, le vieillissement de la langue, un lyrisme émouvant, certes, mais qui sourd de nappes moins profondes de l'âme que celles que nous savons maintenant faire jaillir, une vertu poétique plus de rencontre que de recherche et de conscience, mal dégagée du logique, du personnel, du galant et de l'érudit nous rendent ces œuvres moins nécessaires que bien d'autres, plus proches aussi de nous dans le temps. Et le roc dans lequel est taillée la poésie d'un d'Aubigné, le cristal dont est faite la poésie d'un Scève sont bien parmi les plus puissants ou les plus purs. Mais dans l'âpre souffle des Tragiques, dans l'aérien murmure de Délie ne passent que trop rarement, il me semble, le chant profond de l'âme la plus secrète et la plus présente, l'affleurement des sources intimes, la scintillation des métaux enfouis. Il ne me semble pas juste de faire de ces grands poètes les égaux véritables de Baudelaire, de Hugo, de Rimbaud. Et encore moins de voir dans le XVIe siècle dans son ensemble le plus haut moment de notre poésie. J'ai eu la satisfaction de

voir ici même mon jugement confirmé par A. Béguin, lorsqu'il écrit à propos des thèses de M. Schmidt : « Considérée par un spécialiste qui se place pour en juger dans l'optique même de ses ambitions déclarées, la poésie de la Renaissance se présente à nous lourdement encombrée de pédantisme dans son langage, de pesantes dissertations et de toute une matière érudite bien difficile à transfigurer poétiquement. »

Si grands à d'autres égards, les deux siècles qui suivent sont infiniment plus pauvres que le XVIe. Ici encore, Arland ne marque pas suffisamment les distances. Quelle poésie découvre-t-il dans telle pièce de Corneille ou de Molière, telle épître de Boileau ? Chez Maynard, chez Théophile, Tristan ou Saint-Amant, la poésie, certes, palpite souvent, et de la plus pure essence : mais c'est une poésie de rencontre; et bientôt le didactisme, la galanterie, une mythologie rhétorique dont toute force évocatrice s'est retirée viennent nous réveiller de l'enchantement auquel nous cédions. En tout cas rien ne permet de donner à ces poètes une place matérielle égale à celle de Baudelaire ou de Rimbaud. Chénier lui-même, paraîtrait-il aussi grand dans un siècle moins pauvre, avec son académisme, sa logique, ses divinités de Musée ? Au fond, pendant ces deux siècles, de Ronsard à Lamartine, la poésie n'a vraiment vécu qu'en Jean Racine, encore qu'il visât un objet tout différent. Il ne s'agit pas chez lui d'une rencontre accidentelle : la poésie s'attache comme une ombre à chaque mouvement du drame ou de l'analyse, ou plutôt elle est la magique lumière qui transfigure et recouvre le sens sous le voile de son rayonnement. Il aurait fallu marquer ce privilège; et, si beaux que soient les Cantiques Spirituels, rien ne pouvait remplacer poétiquement l'inégalable orient d'une page d'Andromaque, de la confession à Œnone, des aveux d'Antiochus à Bérénice.

Car le choix que nous propose Arland pour les poètes dont la présence s'imposait, et qui est souvent judicieux, parfois incontestable, n'échappe pas toujours aux critiques. Limitons nous à la poésie contemporaine. Je ne crois pas, par exemple, que les poèmes qu'il retient de Lamartine soient les plus propres à restaurer son prestige. Dans les pages qu'il extrait de la Chute d'un Ange, dans la Vigne et la Maison elle-même, la charge poétique est infiniment moindre que dans l'Isolement ou le Vallon, moindre surtout que dans des poèmes presque inconnus et qui se semblent pourtant parmi les plus bouleversants de notre poésie : cette neuvième Méditation (Souvenir) qui annonce à la fois Baudelaire et Eluard, le Lis du Golfe de Santa-Restituta, le Coquillage au bord de la Mer, les Esprits des Fleurs. Pour Hugo, Arland a le grand mérite de donner

une place prépondérante aux derniers recueils, Dieu et la Fin de Satan, sommets de l'œuvre, en vérité, et peut-être même de la poésie française, où les dons prodigieux du versificateur et de l'inventeur verbal, portés à leur plus haut degré de perfection, plus décantés, plus libérés de la grandiloquence et de l'empâtement qu'ils ne l'ont jamais été, sont mis pour la première fois au service d'une extraordinaire entreprise de visualisation de la surréalité. Mais ce n'est pas en quatorze pages que l'on peut donner une idée du plus divers et du plus grand de nos poètes; on eût accepté en tout cas de ne pas y trouver Jeanne au pain sec, ou même Villequier qui est loin d'être le chef-d'œuvre d'Hugo lyrique, alors que manquent tant d'irremplaçables pièces, de Tristesse d'Olympio et Paroles sur la Dune à telle page des Quatre Vents de l'Esprit, et surtout à telle suite de vers des Sept Merveilles du Monde (le Temple d'Ephèse) et au Satyre, les sommets, à mon sens, de cette œuvre hors de pair, avec les deux derniers recueils.

Je ne reprocherai pas à Arland, comme je crois, l'a fait André Rousseaux, d'insister sur l'élément pittoresque et moderniste de la poésie Baudelairienne. Il est certain que la volonté de créer une poésie du monde moderne, de parvenir à ce réalisme poétique dont Baudelaire trouvait déjà l'expression dans telle page de Ferragus, de Splendeurs et Misères, du Père Goriot, gouverne tout un aspect essentiel des Fleurs du Mal et des Poèmes en Prose. Tentative capitale, car elle a ouvert la voie à toute une direction de la poésie moderne, paradoxalement méconnue par Arland : non seulement chez Apollinaire, chez Fargue, dans le mouvement unanimiste, mais dans le surréalisme lui-même, on retrouve cette volonté de découvrir dans la réalité la plus quotidienne, dans le décor de la vie moderne la secrète poésie qui la transfigure. Mais il est bien vrai que la poésie de Baudelaire est d'abord une poésie de l'âme, et que cet aspect n'est peut-être pas suffisamment représenté.

Si pour Verlaine et Mallarmé le choix me semble parfaitement justifié, il n'en est pas de même pour Rimbaud. Je ne pense pas que le Bateau Ivre soit, seulement « une orgie d'enfant prodige », et je suis très loin de lui préférer les Chercheuses de Poux. Qu'on le veuille ou non, le Bateau Ivre ouvre la voie royale de la poésie moderne : pouvoirs du mot et de l'image libérés, refus des « apparences actuelles », création d'une surréalité, élan prométhéen qui jette le poète contre Dieu et l'univers imposé, — tous les rites, tous les moyens de la magie poétique moderne sont contenus en lui. Et le Manifeste de la poésie contemporaine, c'est l'Alchimie du Verbe non moins que le sonnet des Correspondances, également absent de

ce recueil. Et la prose des Illuminations compte parmi ses manifestations les plus hautes. Arland a sans doute écarté ces textes parce que la prose est leur moyen d'expression. Mais n'y a-t-il pas alors danger de confondre poésie et versification?

Je regrette aussi, avec l'absence du Cimetière Marin, celle de certains passages des Grandes Odes, les plus propres à donner une idée de la puissance et de l'originalité de Claudel. Pour Jammes, je ferai les mêmes réserves : le Vieux Village ou l'admirable deuxième Elégie auraient donné de lui, il me semble, une idée beaucoup plus exacte que les poèmes retenus par Arland.

Mais je reprocherai surtout à Arland certaines omissions qui me paraissent inexplicables. Et d'abord celle de Milosz. Milosz est le dernier grand représentant de ce lyrisme subjectif et confidentiel que l'on peut bien qualifier de traditionnel. Mais, alors que Mme de Noailles n'apporte à ce lyrisme que les moyens de l'académisme, Milosz lui soumet un admirable instinct poétique; tout baigne chez lui dans cette surréalité qui nous apparaît comme l'univers même de la poésie. Je regrette de ne pas trouver dans ce recueil La Berline arrêtée dans la Nuit, la Symphonie de Novembre, les Terrains vagues ou Insomnie.

Enfin Arland néglige à la fois des écoles qui exprimèrent récemment le meilleur de la poésie, et des poètes dont la grandeur provient précisément de la résistance qu'ils opposèrent à toutes les formules particulières, de la liberté qu'ils surent maintenir. On ne saurait prétendre à une représentation fidèle de la récente poésie, si on s'abstient de marquer la place du Surréalisme. Le Surréalisme, ce fut au fond la poésie, consciente enfin de son essence éternelle, mais passant à la limite, et lâchant la proie pour l'ombre : renonçant aux conditions du poème pour mieux respecter celles de la poésie. Eluard en tout cas ne suffit pas à témoigner du Surréalisme, parce qu'il s'en évade constamment vers la perfection d'une œuvre singulière. J'aurais aimé voir figurer ici quelques poèmes conformes à la stricte esthétique du Surréalisme : du Tzara, par exemple, ou du Breton. Et aussi une page de Maldoror, ce prophétique manifeste. En regard, il fallait tenir compte des tentatives les plus différentes. Une page des Nourritures Terrestres eût témoigné de cet effort pour arracher la poésie à l'abstraction et à la rhétorique de l'absurde, pour faire d'elle un art de la possession de la vie. Quelques poèmes unanimistes auraient pu compléter ce témoignage : telle page du Chant des Dix années, telles strophes de Pamir, l'admirable poème de Chennevière, étaient bien dignes de figurer dans ce recueil. Et j'aurais aimé

aussi voir Arland retenir de Carco le beau poème de l'Ombre, où le réalisme poétique trouve l'une de ses plus émouvantes expressions, tout proche des envoûtements de la photographie et du jazz.

Mais Arland écarte aussi des poètes dont la grandeur, parfaitement indépendante, apparaît déjà durable. Il me paraît difficile d'omettre Fargue et Jouve, quand on accueille Max Jacob et Cocteau. Quant aux jeunes poètes, à l'aube encore de leur création, il est délicat de décider s'ils méritent une place sous la lumière méridienne d'une anthologie. Pourtant, Arland admet dans son Triomphe d'Homère Patrice de La Tour du Pin. Je me hasarderai à proposer au moins deux autres exceptions : en faveur de Michaux et d'Audiberti. Sans crainte de me tromper : leurs preuves sont suffisantes. Mais le tableau de ces vingt dernières années serait infidèle sans l'un de ces émouvants poèmes d'André Gaillard que les *Cahiers* viennent de réunir en volume, et qui nous rappellent que la poésie n'est pas seulement un langage dans un langage, ou une rhétorique de l'évasion, mais aussi l'accusation pathétique du destin humain.

Et nous touchons ici le point faible de cette anthologie. Elle omet de s'appuyer sur une définition du poétique. Il ne s'agissait pas de supposer à priori une telle définition : mais il importait de la dégager de l'expérience même de l'émotion poétique. C'est en fonction de cette définition que l'anthologie toute entière devait s'ordonner. Ainsi, elle eût évité de confondre poésie et littérature, parfois même poésie et versification.

Gaëtan PICON.

LA POESIE

TRAVAUX D'AVEUGLE, par *Henri Thomas* (Gallimard)

Les témoignages les plus caractéristiques de la Poésie actuelle, dans la mesure même où ils répudient un snobisme révolu et certain modernisme tout extérieur comme toute simulation d'aventure spirituelle, se réfugient d'ordinaire dans un climat authentique ou artificiel de haute pensée. C'est dire que de toutes ces œuvres valables au goût des connaisseurs mais toujours peu ou prou se complaisant dans le péché d'esthétisme, il n'en est guère qui se puissent proposer au lecteur non averti, à l'honnête homme de ce temps. *Travaux d'Aveugle* constitue une si heureuse exception que la plupart des critiques n'en ont

pas saisi toute la valeur. D'aucuns ont été jusqu'à prononcer le nom de Coppée, rapprochement à leur sens sans appel. Cette accusation nous parait tout au contraire souligner un certain intimisme qui fait précisément l'originalité d'Henri Thomas. Que semblable préoccupation soit étrangère à trop de jeunes littéralement intoxiqués de mythologie, voilà qui doit nous inciter à la mettre en lumière. Il ne nous déplait pas d'avancer que *Travaux d'Aveugle*, sans rien trahir des conquêtes récentes, sans renoncer à de légitimes ambitions, constitue une de ces réussites littéraires, osons le mot ! susceptibles de réconcilier avec le lyrisme de découverte un public dont la bonne volonté est trop souvent mise à rude épreuve.

Thomas a mis en épigraphe à quelques uns de ces textes le mot si profond de William Blake : « L'Eternité est amoureuse des ouvrages du temps ». C'est parce qu'il l'interprète en artiste que son œuvre dépassant l'anecdote, ou lui conférant une forme durable, retrouve le ton classique fait de beaucoup de confiance et de beaucoup d'humilité. Le vrai poète ne se satisfait pas de la vision ou des vertiges de la passion, il sait que les pures images n'ont d'éclat que provisoire et que toutes les amours sont menacées. Ainsi chez Henri Thomas le souci de la perfection loin d'être concession à l'art seul puise son origine dans la plus humaine inquiétude :

Ivre, les yeux ouverts dans la saison stérile,
n'évitant pas le feu dans le creux des collines,
si je tiens un roseau leur souffle le consume
et laisse dans ma chair une longue brûlure
et la sensation de la fragilité.

Aveu d'un homme qui sait ses limites, qui ne se grise point des illusions d'une liberté toute verbale. Certes il connait lui aussi les instants de grâce, fruits d'une longue méditation. C'est ainsi qu'il peut déclarer par exemple :

...Je vis, mûrissant quelque destin parfait
avec l'eucalyptus à la longue mémoire
dont le mistral effleure à peine les secrets.

Une notation comme « l'eucalyptus à la longue mémoire », proche à la fois de la réalité concrète et étonnamment juste sur le plan poétique, est de celles qui suffisent à distinguer un créateur né d'un écrivain seulement habile, Des images de cette qualité retrouvent tout leur prix dans *Travaux d'Aveugle* parce qu'elles sont utilisées avec parcimonie. Ce sens de l'économie qui est le

signe de tout art digne de ce nom, Henri Thomas le possède au plus rare degré, qu'il écrive :

un poème en l'honneur des contrariétés,
un poème en l'honneur des jours peu radieux,
des lampes de Paris, des visages sans yeux
qui se lèvent parfois dans les murs désolés

ou qu'il retrouve dans les visions les plus quotidiennes de bouleversants « horizons cachés » :

le jouet des enfants oublié dans les fleurs,
l'hélice de papier vivante comme une aile,
et la lampe soufflée, un chœur de voix timides,
chantant, s'inquiétant sous les volets fermés,
et l'Hespéride de l'aurore où l'œil voleur
dès son premier regard cueillait l'orange d'or

Adieu, je me souviens des aubes sur Paris,
J'ai bien aimé le jour caché dans les fumées,
les regards incertains, les rumeurs, les fenêtres,
les feux tristes semés aux confins des soirées,
les obscures maisons, vestiges d'un grand rêve,
adieu, je suis poussé vers d'étranges contrées.

Tout esprit bien né goûtera ces confidences « mezza voce ». Ainsi le poète s'accommode de ses ressources et les utilise méthodiquement pour faire sinon accéder à l'univers qu'il pressent, du moins partager à ses lecteurs la nostalgie qui l'inspire. *Travaux d'Aveugle* n'est peut-être pas un livre ambitieux, mais il aidera quelques hommes à se dépasser. Un tel recueil est de ceux qui rachètent les prétentions du lyrisme présent.

LE TEMPS DES FAMINES, par *François Dodat* (Ed. de la Tour)

François Dodat est un poète que nous ont révélé les jeunes revues. Je ne me souviens pas, en effet, d'avoir lu quelque chose de lui avant la guerre. Le recueil qu'il publie, sous le patronage de Pierre Seghers, représente assez fidèlement les tendances contradictoires — pour ne pas dire confuses — des mouvements qui se sont manifestés depuis quelques mois.

Le lyrisme de Françoit Dodat, personnel en certaines réussites, constitue un mélange assez habile de visions inspirées par le symbolisme mais d'une netteté d'écriture qui procède de la littérature d'entre les deux guerres.

Le résultat, s'il n'implique pas un engagement moral de la part de l'auteur, est somme toute satisfaisant au point de vue esthétique. Mais il ne dépasse pas le plan d'une beauté mineure.

Dans *Temps des Famines* (est-ce un titre par anti-phrase ?) Dodat, loin de verser dans la satire, l'invective ou certaine métaphysique fort à la mode à l'heure présente, se complaît au contraire en des évocations qui n'ont rien à voir avec le drame en cours. A lire ces poèmes, pleins de neige, de bohémiens, voire même de licornes, on se croit transporté dans un monde assez facile où l'imagination se meut avec une spontanéité, une fraîcheur presque enfantines. C'est à peine si l'expression vient rappeler que l'enchanteur est au fond conscient de tous ses effets et que son charme est, en définitive, formule littéraire. Que l'on en juge :

Au commencement du temps
il y avait des erreurs familières
et de grandes fables aux yeux brisés
et chaque arbre portait une folle
dans ses poches de perle.

Les amateurs seront sensibles à ce jeu souvent verbal, mais étincelant et par instants aussi remarquable que celui de Tristan Klingsor.

Citons ces trois strophes de « Sauterelle », évocation réussie, mais où le rôle du poète me parait se réduire à poser des charades auxquelles il apporterait une solution à la fois subtile et précieuse :

Menuisier du soleil
ta robe est jolie
rabot de fil
étranglé de ciel bleu

Tes joues plates
disent mieux que l'enfer
le bruit qui se fait
au fond de ton cœur

Et l'image que tu frottes
est sévère
comme un licteur
en béret basque.

D'ores et déjà, et quel que soit le jugement que l'on porte

sur de telles tentatives, le nom de François Dodat est à retenir. Ses poèmes seront certainement goûtés par un certain public, qui, par sagesse peut-être, n'attend de la poésie que divertissement.

NEIGE ET 20 POEMES, par *Alain Borne* (Poésie 41)

Alain Borne, dont nous ne connaissions à ce jour qu'une mince plaquette, parue aux Feuillets de l'Ilôt, nous donne avec *Neige et 20 poèmes*, une sélection particulièrement séduisante mais qui nous laisse un peu sur notre faim. Le lyrisme d'Alain Borne est un lyrisme nuancé, dont le prix réside en certaines allusions, en des évocations plus ou moins gratuites mais dont le charme est certain. Il oscille entre une imagerie romantique, volontairement désuète, et une élégance d'expression, proche de la chanson populaire. Ainsi, dans cette image :

Les relais sont finis
les traits de tes chevaux, bouclés
dors sous la lune, gai postillon
celle qui t'aime rêve à toi.

Où sont donc tes chevaux, ta diligence
et tes deux pistolets au fond de ta ceinture
et ta pauvre âme au fond de ton doux cœur
brisé comme une montre

et ta pauvre âme,
gai postillon veillé de lune ?

Qu'il évoque la mort de Francis Jammes ou les jeunes filles d'autrefois, qu'il suscite des images particulièrement légères où dominent les colombes et la neige, Alain Borne dépasse toujours les sujets ordinaires, et les mots qu'il emploie, par un ton de confidence qui est sans doute la preuve de dons authentiques. Je ne sais ce qu'il faut préférer dans le recueil : la « Chanson de la Roulotte et du Petit Cheval », pittoresque et harmonieuse comme une ronde, ou les « Nocturnes » d'une précision glaciale, baignés d'une lumière froide qui, malgré certaines influences littéraires, atteignent à une réelle grandeur :

Par les rues l'homme de songe
va sur la neige morte dans la ville aveugle
et nul ne l'entend

la femme morte de son cœur marche en avant
belle de l'éternel hiver
et blanche

Borne se classe désormais parmi les plus doués de nos poètes et nous pouvons attendre avec confiance les œuvres plus larges qu'il ne manquera pas de nous donner.

Ce que je peux écrire de lui et d'un recueil que je goûte parfaitement, se justifie, si l'on songe à la confusion des tendances qui se manifestent à l'heure actuelle. Je crois qu'il est excessif d'employer, comme on le fait trop souvent, l'expression de « jeune » ou de « nouvelle » poésie. Pour l'instant, il y a fort heureusement, de jeunes et de nouveaux poètes, mais il n'y a pas de Poésie Nouvelle. Nous l'attendrons vraisemblablement encore quelques années.

L. G. Gros.

CORRESPONDANCE

Les poèmes des prisonniers ont tous cette apparence de regards un peu lourds et fixes — un peu trop fixes pour ceux qui vivent encore entre des murs qui ont gardé la teinte de l'ancien bonheur. Ils se lèvent du fond de la chair et nous avons la sensation que nous leur échapperons pas.

On n'échappe pas aux yeux ouverts, dit Luc Decaunes, dans le poème qu'il envoie du Stalag IVG à Jean Ballard : pas plus qu'on n'échappe à l'aurore, qu'on n'échappe au remords.

LES BALANCES

La force du regard entre dans les murs
Viole le secret de l'ordre
Fait mûrir la vie
Sous son écorce de nuit blanche

La force des yeux est dans le visage
Un remords qui vient de loin
Un village endormi sous un été d'orage
De grands vieillards penchés sur la fontaine sourde
Le glaive aux mains du désespoir

On n'échappe pas aux yeux ouverts
A cet horizon que rongent les plaies
A ce flot de sang dans les chemins creux
A ce désert où le ciel tombe

Seul devant la mort
Qui tient ses assises au cœur du temps
L'œil ne frémit pas une seconde
L'œil tient sa garde
Comme avant la naissance
L'œil triste fait ses comptes
Blanc et noir comme un coq
Sous le couteau qui tue
Mais n'aveugle jamais.

De Charles Autrand (Stalag XI B), une suite intitulée *Chair*, dont voici le premier poème :

Ma place est parmi les hommes aux gestes lents
au visage impassible
qui se fraient un chemin dans la ville courbée
dans les fronts penchés
dans la matière sanglante des crânes
les hommes venus Dieu sait d'où
impassibles et lents
qui frissonnent et qui s'insurgent
dont les mots sont des verbes et les paroles des cris
les hommes vierges et purs
pétris de nuit et de lumière
d'enfer et de paradis

Ma place est parmi ces hommes
et que cela est décidé de toute éternité
Ma place est marquée là
d'un caillou glacial ou d'une gerbe de flamme
Ma place est marquée là où il n'est plus de ciel
Mais la chair est dure à la timidité des faibles
et mes mains qui se crispent sur une image
ont la pâleur des mains d'enfants.

De Roger Richard, prisonnier au Stalag VII A.

MONDE FRAGILE

Monde fragile au bord d'un monde basculant
les tempêtes d'équinoxe de l'amour
ont balayé tes frontières de hasard

Les visages tendus à la quête des vents
les cris qui coupent les matins de l'agonie
les mains brûlées aux glaces de l'attente
se pressent où surgit ton mirage sans cesse nouveau...

Ils savent le silence
aux pièges sans issue
l'haleine retenue
qui s'étonne de vivre

les doigts cherchant le corps
et trouvant une absence

les yeux ouverts dans l'ombre
au guet de toute peur

Ils savent la moiteur
des paumes qui hésitent
à se fermer quand l'aube
est née au bord des toits...

Il serait vain de commenter ces poèmes, que leur accent permet de placer parmi ceux dont on peut dire, avec Léon Gabriel Gros que s'il y a quelque beauté en eux, « qu'elle soit tenue comme donnée par surcroit. »

Nous avons la joie d'être toujours présents dans la pensée d'André Chastel, toujours présent dans la nôtre. Il nous écrit de l'Oflag III C.

« En obtenant cette lettre pour vous écrire, il me semble avoir trouvé au fond des ténèbres le moyen de faire un signe au loin, de sortir un instant de la nuit. Deux ou trois fois par an ! J'ai encore recommandé à ma mère de ne pas laisser rompre le fil qui passe par elle. Peut-être avez-vous eu des « nouvelles » par un camarade récemment arrivé ? Ajouterai-je que je nourris quelques frêles espoirs de rentrer ? Tout ceci dit, j'ai travaillé pour vous, en particulier à un essai « Classique et Baroque » (Recherche de la poésie française), qui doit pouvoir vous parvenir après censure, mais ce peut être assez long. J'ai naturellement d'autres projets encore (je ne peux à aucun moment accepter l'idée que tout ce temps sous ce ciel étranger et froid soit perdu !) mais il faut absolument que je puisse vous suivre, que j'entende vos voix. J'ai été attristé de ne pas trouver les numéros de l'été dans les derniers colis de St Jean de

Fos. Je me demande d'ailleurs s'il ne serait pas plus simple d'expédier directement ce que vous voulez m'adresser — si du moins la poste l'admet. — Notre brave Corti à qui j'ai commandé des livres, m'a rapidement parlé des uns et des autres. Le camp où je me trouve est petit comme une maison de retraite et je n'y ai que quelques vrais amis. Travail : traduction d'un livre allemand sur Durer, cours aux agrégatifs, conférences sur Gide, Valéry. La nostalgie du Midi est si forte que je viendrai — je crois — plus tard y vivre. Tous mes vœux affectueux pour votre effort. Je soupçonne qu'il est en partie renouvelé. »

Nous sommes séparés de nous-mêmes. Une partie de nous est dans les camps. Ou plutôt nous en serions séparés sans l'amour et la poésie. Nous devons préparer à nos camarades, un monde où ils pourront retrouver le visage de leur désir. Mais la jeunesse qui nous suit nous interpelle et, parfois heureusement, nous bouscule. A vingt ans on force le monde. Elle s'adresse à nous qui sommes encore jeunes (c'est toute la différence...) avec une espèce d'anxiété qui nous émeut. Nous, nous savons que nous lui répondons chaque fois que notre voix révèle notre secret. Savons-nous le lui faire comprendre ? Et que l'action qu'elle réclame de nous ne saurait consister pour l'heure, qu'en une certaine fidélité ?

Quoiqu'il en soit, nous sommes heureux quand la jeunesse nous prend à partie ; heureux aussi de constater que nous sommes d'accord avec elle sur l'essentiel. J. Boussinesq, du Bureau d'Etudes au Commissariat Général des Chantiers de la Jeunesse, nous dit :

« Comme j'ai pu vous le dire, c'est précisément parce que les « Cahiers du Sud » représentent un état d'esprit parfaitement désintéressé et une recherche intellectuelle dégagée de toute arrière-pensée d'action, que je m'était adressé à eux et que je leur avais demandé si un travail en commun ne serait pas possible. Les « Chantiers » sont une œuvre d'action sociale et d'éducation civique, et notre petite revue « Sources » (dont vous recevrez le prochain exemplaire) est faite en partie, pour maintenir les chefs dans cette voie ; mais nous ne sommes pas si engagés dans l'action que nous ayons oublié les buts pour lesquels nous luttons et qui sont d'abord la sauvegarde du patrimoine spirituel français. On a fait un grand usage de ces mots là, et bien souvent on les emploie sans songer à leur sens, et sans être digne de les employer. Nous ne voulons pas être de ces rhétoriciens et nous sommes parfaitement conscients de la richesse, de la variété et en même temps de la pérennité de la culture française par delà les changements des principes et

des institutions, et dans la mesure même où nous combattons, pour un changement des principes et des institutions. Si nos clubs des chantiers (des hommes jeunes qui consentent à passer deux, trois ans de leur vie dans un isolement de sauvages pour rechercher eux-mêmes une perfection et dans leurs « jeunes » un progrès) si ces chefs devaient devenir des brutes à l'esprit vide, notre œuvre serait condamnée. C'est pourquoi nous essayons de leur fournir des instruments de vraie culture, et à ce sujet peut-être seriez-vous étonnés si vous saviez ce qu'ont fait certaines écoles de Cadres des chantiers, où une culture *totale* et *humaine* façonne des hommes dont l'Université aurait peut-être fait de pauvres gens. Vous voyez que nos buts dépassent d'assez loin la simple propagande, encore plus de prosélytisme, ou je ne sais quelle « éducation virile » où le viril effacerait l'humain. Notre but est plus lointain et plus vrai. Plus profond encore que celui qu'indiquait Fichte aux Allemands, parce qu'il signifie la restauration d'une culture plus vraie et « plus universelle ». C'est pourquoi j'ai pensé trouver une aide dans les groupements qui avaient combattu pour une des formes valables de cette culture, quelle qu'elle soit, et je pense que les « Cahiers du Sud » ne peuvent être oubliés lorsqu'on fait la liste (assez brève) de ces efforts. Nous pensions simplement, non pas vulgariser, mais étendre la culture aristocratique et fermée, qui s'était maintenue depuis deux siècles dans les salons littéraires, à une élite d'origine différente née de l'action et encore à demie prise dans la lutte monotone du chantier, et qui pourrait représenter un jour, lorsqu'elle rentrera dans la vie commune et civile, un public d'hommes forts et avisés, « d'honnêtes gens » capables de s'intéresser aux ouvrages *authentiques* de l'esprit et de fournir un support à cette culture de plus en plus chétive et désincarnée qui était notre seul bien. Vous me direz peut-être que ce sont là des espoirs de longue haleine et je sais bien que les *Chantiers* ne peuvent être que de modestes précurseurs de la société de demain, comme les « Cahiers du Sud » et tant d'autres mouvements littéraires sont un peu, par rapport à une culture classique possible, ce que furent les poètes et les philosophes de 1620 par rapport à Racine. Mais enfin il faut commencer, et vous le savez bien. »



N. D. L. R. — Dans l'intervalle, nous avons appris la libération de notre ami André Chastel. C'est avec une joie profonde que nous le retrouverons à nos côtés.

LE LIVRE DES CERTITUDES ADMIRABLES, par *Maurice Magre* (Edit. Aubanel, Avignon).

J'aurais aimé ne pas devoir critiquer le dernier livre de M. Maurice Magre car je respecte la sincérité profonde que celui-ci met à rechercher la vérité, en pélerin toujours insatisfait de ses « découvertes ».

Après avoir fleuri dans les genres littéraires les plus divers nous voyons, depuis quelques années, cet auteur s'attaquer à des problèmes auxquels il ne semblait pas être préparé. Il est vrai que, sa modestie étant grande, il ne les abordait qu'en dilettante, pressé plutôt de nous apporter les résultats de ses recherches dans l'ésotérisme ou de décrire ses voyages, comme celui qu'il fit à Pondichéry dans l'ashram de Shrî Aurobindo. Ce récit, *A la poursuite de la Sagesse*, figure parmi les pages les plus remarquables de son œuvre.

Le Livre des Certitudes admirables promet plus qu'il ne donne car son titre ne correspond nullement à son contenu, ce qui faisait dire tout récemment à un critique suisse « ces certitudes admirables sont plutôt des incertitudes abominables » !

Certes, l'ouvrage n'a aucune prétention philosophique ni scientifique, cependant, on y chercherait en vain des certitudes. Aussi constitue-t-il, avant tout, une autobiographie. Le ton, le style, tout y est simple et honnête. Avec une probité jamais en défaut et parfois même une légère pointe de naïveté qui sied à l'allure du livre, M. Magre, arrivé à l'heure où l'on commence à dresser le bilan d'une vie, expose humblement nos raisons de vivre, nos désespoirs, nos anomalies, nos faiblesses, notre grandeur. Il ne s'intéresse pas à l'homme seulement ; son régard s'étend à tout l'univers et les chapitres où il décrit la vie de certains animaux et leur étrange cruauté (comme chez les crocodiles ou les serpents) figurent parmi les mieux venues de ces confessions. Egalement riches et profonds, les essais que M. Magre consacre à la vie divine, à la mystique, à la survie. Toutefois, il nous est difficile de le suivre lorsqu'il aborde la métapsychie et nous ne pouvons nous empêcher de sourire quand il décrit certaine séance de spiritisme où le medium, ayant appelé l'esprit de Mme Blavatsky, celle-ci s'indigne que ses exécuteurs testamentaires n'aient point respecté ses dernières volontés au sujet de son incinération.

Le *Livre des Certitudes admirables*, s'il déçoit un peu par son titre, ne manquera pas néanmoins d'intéresser de nombreux lecteurs qui y trouveront une authentique angoisse métaphysique faisant souvent écho à nos préoccupations journalières les plus

banales, de celles qui tissent notre existence et à travers lesquelles filtre parfois un peu de cette lumière de l'au-delà après lequel M. Magre aspire de toutes ses forces.

J. M.

LA MUSIQUE

LA CANTATE DU NARCISSE ET L'APRES-MIDI D'UN FAUNE

C'est sans doute au fait que les dénicheurs de symboles n'y ont pas trop porté la main que la poésie de la Fable du Narcisse a gardé toute sa jeunesse. Un être parfaitement beau rencontre ce que les Dieux et les hommes quêtent en gémissant : la perfection, et cette perfection, voici qu'il la trouve dans la fontaine où il se mire : situation unique, rare, exquise, et par là même, éminemment poétique. Elle pourrait devenir pis que philosophique si l'on voyait en Narcisse un Dieu adorant sa divinité ; mais je ne crois pas que Paul Valéry veuille s'engager en de si profondes avenues. Un des mérites de son œuvre est qu'elle-même est un limpide miroir réfléchissant tout sans cesser d'être impénétrable ; but idéal, on le sait, de Léonard de Vinci, lui-même géniale incarnation de Narcisse.

En écoutant dernièrement la Cantate du Narcisse, composée par Germaine Tailleferre sur le poème de Paul Valéry, je songeais au Prélude à l'Après-midi d'un Faune ; au poème et à la symphonie. Du poème, les intentions, je l'avoue, ne me semblent pas très intelligibles ; l'aliment offert à l'imagination est faible, l'imagination la plus désordonnée ayant présidé à sa conception, ce qui amènerait à constater que les maux de l'esprit ne se traitent pas par les semblables, mais par les contraires.



Aimai-je un rêve...
soupire le Faune.
Mais, Rose de l'Onde
Si je baise, ô Bouche
La nappe de l'Onde
Mon souffle effarouche
La face du Monde

chante le Narcisse. Rêve pour l'un et l'autre

d'espèce bien diverse. Pour le Faune mallarméen, ce rêve est l'objet d'un désir uniquement charnel, vaste, vague, voué à toutes celles qui près du « sicilien marécage » laisseront flotter leur « incarnat léger ».

Je t'adore courroux des vierges, ô délices
Farouche du sacré fardeau nu qui se glisse
Pour fuir ma lèvre en feu buvant comme un
Tressaille ! la frayeur secrète de la chair.

La sensualité qui s'épand ici, adoration d'un Eros multiple, s'oppose à la volupté singulière qui unit Narcisse à Narcisse à travers le cristal d'un fontaine, triomphe, pourrait-on dire de l'aparté, alors que le Faune préside à l'apothéose de la promiscuité, chair et songe mêlés.

L'idée, maîtresse de l'œuvre lors même que la façon qu'on lui impose semble réclamer toute l'attention ne sépare pas seule les deux poèmes ; la langue est toute différente aussi : Narcisse enrobe son secret dans de pures paroles, faites pour le marbre ou le chant ; le Faune reste confus, balbutiont, ivre, suspendu à des mots lourds de sens et de sons, qui s'épousent en désordre.

Les musiciens se répondent aussi à près de trente années d'intervalle. Le Prélude à l'Après-midi d'un Faune, de Claude Debussy demeurera toujours un merveilleux épisode du cycle impressionniste. La poésie de l'obscur, du suggéré, du soupir étouffé, des rayons et des ondes y est si complètement emprisonnée que certes, elle n'en sortira plus de longtemps. Oublie-t-on, après l'avoir entendu une fois, la plainte modulée de la flûte annonçant le poème symphonique ? Le brouillard sonore, moite et tiède, où s'épandent des notes de harpes, s'égrenant avec matité, et, soudain, ces scintillements prompts, des violons aux bois, tandis, qu'obsédant et triste :

Le jonc vaste et jumeau dont sous l'azur on joue

inscrit :

Une sonore vaste et monotone ligne...

Tout s'anime ; du marécage s'élèvent des vapeurs brûlantes, mais le désir inexaucé s'épuise et la conclusion du poème symphonique s'envole, si frémissante et douloureuse dans sa douceur mortelle, qu'il semble que le cœur se brise à l'écouter.

La Cantate du Narcisse, portée par les mêmes thèmes Solitude-Désir-Soleil-Désespoir, est vouée au style. A un poème écrit en alexandrins parfaits, une musique composée selon les règles les plus classiques pouvait seule convenir. Tout y est pur. La musique qui n'est que musique et la poésie qui n'est que

poésie, forment un couple étonnant en sa nouveauté retrouvée au creux du temps. Tout y est simple. La poésie est musicale, non par l'emploi de mots chantants, mais par un rythme intérieur puissant qui ne doit rien à l'assonnance. Si la musique est poétique, ce n'est pas par des recherches de timbres, des inventions étranges, mais parce que la mélodie est si touchante, que, parfois, on croirait « qu'autre chose » s'y mêle. C'est ce sentiment d'un « autre chose » insaisissable qui fait, à mon sens, la poésie d'une œuvre...

Donc, voici, sur un thème jumeau, une grande œuvre française qui s'offre en réplique à une autre grande œuvre française. La Cantate du Narcisse ouvrira-t-elle une période d'art semblable à celle que marque le Prélude à l'Après-midi d'un Faune ? Mallarmé et Debussy créaient en un temps paisible, riche, raffiné, où les esprits seuls étaient de feu. La Cantate voit le jour presque en secret, et, tel Jupiter enfant, entend s'entrechoquer les armes des guerriers qui dansent autour de son berceau...

Quoiqu'il en soit, le jeune Dieu est là, prêt à vivre. Peut-être suivra-t-il sous les myrtes immortels le Faune, né dans une heureuse conjoncture. L'un et l'autre sont marqués d'une grâce; celle qu'exprime Narcisse ;

Je suis pur, je suis moi...

Ce qui n'est pas aussi simple et aussi commun qu'on pourrait le croire.

D. CENTORE.



ERRATA

Dans l'article de notre collaborateur Albert Beguin se sont glissées de regrettables omissions que le lecteur voudra bien rétablir comme suit :

Page 640, ligne 7 on a sauté les mots importants qui commandent le sens de l'alinéa.

« ...un sage Chinois prescrivait à tout homme parvenu *au pouvoir de commencer par la « révision des définitions » et la mise* au point du vocabulaire... »

Même page, ligne 31, lire :

« ...a du moins cet énorme mérite *de traiter* du seul vrai problème... »

Dans les deux cas, les mots en italique sont tombés.